UC-NRLF
$B 59 506

C 49488

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

L'OCCUPATION ALLEMANDE

DU VÉNÉZUÉLA

AU XVIe SIÈCLE

L'OCCUPATION ALLEMANDE
DU VÉNÉZUÉLA
AU XVIE SIÈCLE

Période dite des Welser (1528-1556)

PAR

Jules HUMBERT

PROFESSEUR AGRÉGÉ, DOCTEUR ÈS LETTRES
COMMANDEUR DE L'ORDRE NATIONAL VÉNÉZUÉLIEN DU LIBÉRATEUR

(Ouvrage rédigé d'après les documents originaux et accompagné d'une carte géographique.)

BORDEAUX
FERET & FILS, ÉDITEURS
15, COURS DE L'INTENDANCE

PARIS
ALBERT FONTEMOING
4, RUE LE GOFF

1905

Exp 177407

L753
G3H8

A

M. Georges PELLISSIER

Hommage d'affectueuse gratitude
de son élève.

570

BIBLIOGRAPHIE

I. — Archives et Manuscrits.

1° Archivo general de Indias (Séville). — Estante 1, cajon 1, legajo 1, f° 4; — Est. 1, caj. 1, legajos 1/27, ramos 7, 8, 12, 18; — Est. 2, caj. 2, leg. 1/14, 1/16; — Est. 49, caj. 6, leg. 22/52; — Est. 53, caj. 2, leg. 13; — Est. 54, caj. 4, leg. 13, 15, 28; — Est. 54, caj. 5, leg. 3.

2° Londres, British Museum, manuscrits. — Add. 24906, paper in-fol., ff. 159. Cedulas reales tocantes á la provincia de Venezuela, 1529-1535. Le catalogue du British ajoute : « The original Register or Copy-book kept by the Secretary of the Audiencia of all the Royal warrants, orders, etc., sent to that Judicial court for execution during part of the reign of Charles V. »

Les 159 feuilles de ce manuscrit, qui renferme sur la période des Welser des documents de première importance, sont reliées ensemble et entourées d'une couverture de parchemin dont le côté droit se ramène sur le gauche et se ferme par une lanière de cuir. Cette couverture est consolidée par deux autres lanières de cuir brun cousues sur le parchemin avec des ficelles. Sur la couverture on lit : « Sobre la conquista de la provincia de Benezuela. »

Une note sur la première feuille indique que le manuscrit a été acheté par le Museum au libraire Boone, 12 juillet 1862.

Sur la seconde feuille on lit : « Este libro no toca al S^to^ Oficio, p° trata de la conquista de la provincia de Benezuela. »

II. — Imprimés.

Abbad y la Sierra (Iñigo). — Historia geográfica, civil y natural de la isla de San Juan de Puerto Rico (édit. Acosta y Calbo), dans A. Rojas, *Estudios históricos*, p. 106.

Acosta (Joaquín). — Compendio histórico del descubrimiento y colonización de Nueva Granada, 1 vol. Paris, 1848.

Allgemeine deutsche Biographie. — Leipzig, Duncker et Humblot, 1875.

Barthold. — Geschichte der deutschen Seemacht (*Historisches Taschenbuch, von Raümer*. Leipzig, 1850, p. 69).

Baralt y Diaz. — Resúmen de la Historia de Venezuela, in-8°, Paris, Fournier, 1841.

Castellanos (Juan de). — Elegías de varones ilustres de Indias, 2e édit. Madrid, Rivadeneyra, 1852, grand in-8°.

Crusius. — Annales Suevici. Francofurti, 1596.

Davila (Gil Gonzalez). — Teatro eclesiástico de las Indias occidentales, fol., 2 vol. Madrid, 1649; — La Santa Iglesia de Venezuela y vidas de sus obispos, v. I, p. 297 à 303.

Fastenrath (Juan de). — La Alemania colonizadora, dans le *Siglo* de Caracas, 1885. (Collection A. Rojas, *Est. hist.*, Appendice, p. 49.)

Federmann (Nicolas). — Relation du premier voyage de —, parue à Haguenau en 1557, sous ce titre : « Indianische historia. Eine schöne kurzweilige historia Nicolaus Federmann's des Jüngern von Ulm erster Raise so er von Hispania von Andalosia auss in Indias des Oceanischen meers gethan hat und was ihm all da ist begegnet bis auf seine Widerkunft in Hispaniam, aufs kurtzest beschrieben ganz lustig zu lesen. » Traduite dans la collection Ternaux-Compans (*Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*), t. II : « Belle et agréable narration du voyage de N. Federmann le jeune, d'Ulm, aux Indes de la mer Océane, et de tout ce qui lui est arrivé dans ce pays jusqu'à son retour en Espagne, écrite brièvement et divertissante à lire, » ch. II, p. 42-43.

Fita (Fidel). — Primeros años del episcopado en América (*Boletín de la real Academia de la Historia de Madrid*, t. XX, 1892, p. 261).

Häbler (Konrad). — Abhandlungen zur Geschichte des spanischen Kolonialhandels um 16 und 17 Jahrhundert (*Zeitschrift für Sozial und Wirthschaftsgeschichte*, 1899).

HÄBLER (Konrad). — Dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung* de Munich, 1894, nos 285, 286, et 1898, nos 235, 236.

HÄBLER (Konrad). — Eine deutsche Kolonie in Venezuela (*Historisches Taschenbuch von Raümer,* Leipzig, 1890, p. 207).

HERRERA (Antonio DE). — Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas i tierra firme del mar Oceano. 4 Decades. 8 tom. en 4 vol., in-f°. Madrid, 1601-1615.

HÖFLER. — Ueber das Fugger'sche Archiv zu Augsburg (*Wiener Sitzungsbericht.* Phil. Hist., Cl. Band 10, p. 403).

HUTTEN (Philipp von). — Zeitung aus India Junckher Phillips von Hutten (aus seiner zum Theil unleserlich gewordenen Handschrift), dans *Meusel's historisch-litterarischen Magazin*, Bayreuth und Leipzig, 1785.

IRVING (Washington). — Histoire des compagnons de Colomb, 3 vol. Paris, 1833.

KLÖDEN (Karl von). — Die Welser in Augsburg als Besitzer von Venezuela und die von ihnen veranlassten Expeditionen dahin (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde,* Berlin, 1855, p. 437).

KLUNZINGER (Karl). — Antheil der Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amerika, Stuttgard, 1857.

KLÜPFEL (Karl). — Nik. Federmann und die Welserische Unternehmung (dans la *Bibliotek des litterarischen Vereins* in Stuttgart, XLVII, Stuttgart, 1859, p. 199).

LAS CASAS (Fr. Bartolomé DE). — Premier mémoire adressé en 1552 au prince des Asturies don Philippe, depuis roi d'Espagne sous le nom de Philippe II, article XV (dans les *Œuvres de Don Barthélemi de las Casas, précédées de sa vie,* par J. A. Llorente, 2 vol. Paris, Eymery, 1822.

OVIEDO Y BAÑOS (D. Jos.). — Historia de la conquista y población de Venezuela, fol. Madrid, 1723.

OVIEDO Y VALDEZ (Gonzalo Fernandez DE). — Historia general de las Indias occidentales. Sumario, Tolède, 1526; 1er vol., Séville, 1535; édit. complète, Salamanque, 1547.

PFISTER (Albrecht). — Ambrosius Dalfinger und Nikolaus Federmann (dans la *Allgemeine deutsche Biographie* de Leipzig).

RATZEL (Friedrich). — Philipp von Hutten. *(Id.)*

RECLUS (Elisée). — Géographie universelle, t. XVIII, p. 215 et sqq.

ROBERTSON. — Histoire de l'Amérique. Trad. Panckoucke, 3 vol., Paris, 1778.

ROJAS (Aristides). — Estudios históricos (et Appendice contenant la collection Rojas), 1 vol. in-8°. Caracas, 1891.

SCHUMACHER (H. A.). — Die Unternehmungen der Augsburger Welser in Venezuela (dans le t. II du Recueil édité à Hambourg : *Zur Erinnerung an die Entdeckung Amerikas*, 1892).

Simon (Fray Pedro). — Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales. Cuenca, 1627.

Tamaron (Dr.) — Apuntes (dans A. Rojas, *Est. hist.*, p. 112).

Tapia y Ribera. — Biblioteca histórica de Puerto Rico, 1 vol., 1854 (cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 106).

Terrero (D. Blas). — Crónicas (ouvrage manuscrit cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 105).

Topf (H.). — Deutsche Statthalter und Konquistadoren in Venezuela (Hamburg, 1893, t. VI de la *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge*, begründet von Virchow und Hollendorff).

Weinhold (Moritz). — Federmann's Reise (Anhänge zu den *Jahresberichten des Vereins für Erdkunde* in Dresden, III, 1886, p. 91).

INTRODUCTION

Lors des récentes querelles de l'Allemagne avec le Vénézuéla, le *Berliner Tageblatt*, dans son numéro du 14 décembre 1902, parlait de ce pays comme de « la plus ancienne des colonies allemandes ».

Il est bien vrai que le Vénézuéla fut, au XVIe siècle, pendant près de trente ans, administré par des Allemands. Mais de là à prétendre qu'il fut, dans toute l'acception du mot, une colonie allemande, il y a loin. Et pourtant cette opinion a été accréditée non seulement par des écrivains d'outre-Rhin, mais encore par les premiers historiens espagnols qui se sont occupés de la question.

On verra, dans les pages qui suivent, qu'à aucun moment le Vénézuéla n'a cessé d'être dans une dépendance étroite vis-à-vis de la couronne d'Espagne, et l'étude que nous avons pu faire des documents originaux se rapportant au gouvernement des Welser jettera, nous l'espérons, quelque lumière sur plus d'un point de cette période intéressante et si peu connue de l'histoire coloniale.

CHAPITRE PREMIER

Causes de l'arrivée des Allemands au Vénézuéla. Analyse de la charte de 1528.

Le premier établissement espagnol du Vénézuéla occidental fut fondé en 1527 par Juan de Ampués[1]. C'était la ville de *Santa Ana de Coro*, dont le dit Ampués fut d'abord nommé *adelantado*. Mais à peine était-il installé dans son gouvernement qu'il s'en vit dépossédé par des étrangers, par des Allemands.

Quelle fut la cause de l'arrivée des Allemands dans la province de Coro? C'est là un point qui n'a même jamais été discuté, car tous les historiens[2] ont répété, sur la foi d'Herrera et de Las Casas, que Charles-Quint, dans le besoin d'argent, avait affermé la nouvelle colonie aux riches banquiers d'alors, les Welser d'Augsbourg. Le seul qui ait émis un doute sur la question est M. Häbler. Dans son étude sur *Une Colonie allemande au Vénézuéla*, il dit formellement qu'il ne pense pas que les affaires d'argent des Welser avec Charles-Quint aient été la cause de la cession du Vénézuéla à cette famille[3].

1. Sur Ampués, voir notre étude sur *les Origines Vénézuéliennes*, liv. II, ch. I, pp. 31, 32, et les sources citées.

2. Klöden (Karl von), *Die Welser in Augsburg als Besitzer von Venezuela and die von ihnen veranlassten Expeditionen dahin.* — Klunzinger (Karl), *Antheil der Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amérika.* — Schumacher (H. A.), *Die Unternehmungen der Augsburger Welser in Venezuela.* — Topf (H.), *Deutsche Statthalter und Konquistadoren in Venezuela*,

3. Häbler, *Eine deutsche Kolonie in Venezuela*, p. 210.

L'étude de la charte originale, non seulement confirme l'opinion de Häbler, mais encore elle nous explique les véritables raisons qui ont décidé le gouvernement espagnol à accepter les services des Allemands. Le décret du 27 mars 1528 [1], portant, comme tous les documents officiels de cette époque, la signature « *Yo la Reyna* » de la régente, la reine Jeanne, rappelle que des révoltes graves ont eu lieu dans la province de Santa Marta, où les naturels « son bellicosos y flecheros », et ces troubles ont même causé la mort du gouverneur Bastidas. Son successeur Garcia se trouve dans une très grande détresse, et la pacification du pays exige des dépenses considérables. C'est ici qu'apparaissent les deux personnages désignés dans le document sous les noms de « Enrique Ynguer » et « Gerónimo Sayler, alemanes, nuestros vasallos ».

Ils ont proposé à la régente d'équiper à leurs frais une flotte de quatre navires ou plus, avec, au moins, deux cents hommes bien armés, afin d'aller mettre l'ordre dans la terre de Santa Marta. Ils ajoutaient que « près de la dite terre de Santa Marta, et sur la même côte, était une autre terre s'étendant du cap de la Vela et du golfe de Vénézuéla jusqu'au cap de Maracapana ; et ce pays, ils s'offraient à le pacifier et à le peupler, sans que le gouvernement leur donnât d'autre satisfaction que ce qui leur serait accordé par le traité passé avec eux [2]. » C'est ce contrat que contient la charte officielle de 1528.

1. Archivo general de Indias (Séville), Est. I, caj. 1, leg. 1/27, ramo 7 : Asiento original que el Rey hizó con Enrique Ynguer y Gerónimo Sailer, alemanes, sobre ir á conquistar la provincia de Venezuela. (Ce titre, qui figure en marge du document, a été ajouté postérieurement.)

2. « ... Junto á la dha trra de Santa Marta y en la misma costa está otra trra que es del Cabo de la Vela y golfo de *Bençuela (sic)* hasta el cabo de Maracapana... laqual trra vosotros os ofreceis á pacificar y poblar de los dhos hombres y mas, todos muy bien proveidos y armados como dho es, todo á vra costa y misión sin que en ninguno tpo seamos obligados á vos pagar ni satisfazer los gastos que en ello hizieredes mas de lo que en esta capitulación vos será otorgado... sobre lo qual yo mandé tomar con vosostros el asiento y capitulación siguiente. »

C'est la première fois qu'apparaît dans une pièce officielle l'appellation de Vénézuéla. Le nom donné par Hojeda aux cabanes qui bordaient le lac Maracaïbo, n'avait pas encore été consacré par l'usage. Les Espagnols, même

On remarquera que le nom des Welser n'y est même pas prononcé. On ne peut nier qu'Henri Ynguer et Gérôme Sayler aient eu des affinités avec la famille Welser [1], mais rien ne prouve qu'ils n'aient pas agi d'abord de leur propre initiative et en leur nom personnel. Les Welser n'interviendront que deux ans plus tard; et d'ailleurs, qu'Ynguer et Sayler aient été ou non poussés par les Welser à solliciter le droit de faire une expédition à la Terre-Ferme, la chose importe peu; ce qu'il s'agissait d'établir, et ce point nous semble suffisamment acquis maintenant, c'est que la cession du Vénézuéla aux Allemands ne fut pas la récompense de services pécuniaires rendus au gouvernement espagnol par les banquiers d'Augsbourg. La charte de 1528 est simplement une autorisation de conquête et d'établissement dans un pays pacifié. Elle ressemble à tous les décrets rendus en faveur des premiers conquistadores [2].

Voyons maintenant quelles furent les conventions passées avec Henri Ehinger et Gérôme Sayler :

1° Ils enverraient la petite escadre équipée à leurs frais au gouverneur de Santa Marta, et, en récompense, ils étaient autorisés 3, « soit eux-mêmes, ou, à leur défaut, qui

après Hojeda, ne disaient jamais côte de Vénézuéla, quand ils parlaient de ce pays, mais côte de Coquibacoa, comme ils disaient Maracapana, Unare, Caracas, Cabo de la Vela, etc.; ou bien encore ils disaient, d'une façon générale: Terre-Ferme, « Tierra firme, » appliquant cette dénomination à tout le littoral compris entre les bouches de l'Orénoque et le golfe de Maracaïbo, par opposition avec les îles qui avaient été le théâtre des premières explorations. (Cf. A. Rojas, *Estudios históricos*, Appendice, p. 51).— A partir de 1528, la nouvelle province est invariablement désignée dans les documents de Londres et de Séville sous le nom de « provincia de Veneçuela y cabo de la Vela ».

1. Cf. Häbler dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung* de Munich 1894 (n° 285). Henri Ehinger (orthographe rectifiée) s'était trouvé, de temps en temps, au service des Welser.

2. Elle se termine, comme eux, par un long exposé sur le traitement des indigènes et leur conversion à la foi catholique. — V. plus loin.

3. « ... Vos doy licencia y facultad para que vos ó qualquier de vos y en defetto de vos otros Ambrosio de Alfinguer *(sic)* e Jeorje Eynguer hermanos de vos el dho enrique Eynguer ó qualquier dellos, podays descubrir y conquistar y poblar las dhas trras y provincias que ay en la dha costa que comence desde el cabo de la Vela ó del fin de los limites y terminos de la dha governación de Santa Marta hasta Maracapana oeste y este, norte y sur, de la una mar á la otra, con todas las yslas que estan en la dha costa, eçeptadas las que están encomendadas y tiene á su cargo el fator Joan de Ampiés. »

que ce fût des leurs, *Ambroise de Alfinguer* et *George Eynguer*, frères d'Henri, à découvrir, conquérir et peupler les terres et provinces s'étendant depuis le cap de la Vela, c'est-à-dire depuis les limites de la *gobernación* de Santa Marta, jusqu'à Maracapana, ouest et est, nord et sud, d'une mer à l'autre, à l'exception de celles qui étaient confiées au facteur Juan de Ampués[1]. »

On peut être tout d'abord surpris de la différence d'orthographe entre les noms d'Ambroise de Alfinguer et George Eynguer, cités pourtant comme les deux frères d'Henri. On s'expliquera cette anomalie, si l'on pense que les actes officiels de cette époque font peu de cas de l'orthographe exacte des noms propres. Le même personnage appelé ici Eynguer a été dénommé quelques lignes plus haut « Ynguer ». Les textes disent indifféremment Ampués ou Ampiés, et le nom de Vénézuéla a passé par de nombreuses transformations espagnoles : Bençuela, Beneçuela, Valençuela, Besneçuela, Veneçuela, tandis que les Italiens disaient Venecciola[2]. Ambroise Ehinger était facteur des Welser à Saint-Domingue à l'époque dont nous parlons[3]. Il était donc déjà connu des Espagnols, qui l'appelaient El Einger ou El Ynger, d'où par corruption Alfinger[4].

2° Ils créeraient dans les dites terres et aux lieux qui leur paraîtraient le plus propices, deux centres de population, ou « pueblos », dans chacun desquels ils conduiraient au moins trois cents hommes, et ils élèveraient dans la province trois forteresses. Ils seraient obligés de partir d'Espagne avec les dits trois cents hommes et d'effectuer le

1. Il s'agit des îles Oruba, Curaçao et Buenaire qui furent laissées à Ampués.

2. Cf. A. Rojas, *Estudios históricos*, Appendice, p. 52.

3. Häbler, *Eine deutsche Kolonie in Venezuela*, p. 213. — Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser*, p. 28.

4. Quelques écrivains allemands modernes, tels que Schumacher, l'appellent même Dalfinger, réunissant à son nom la particule dont on l'anoblissait parfois, comme dans notre document. — Nous conserverons pour Ambroise l'appellation Alfinger, sous laquelle il est passé à l'histoire, tandis que pour ses frères, nous adoptons l'orthographe allemande, Ehinger, restituée par M. Häbler.

premier voyage dans l'intervalle d'un an à partir de la date de la « capitulación ». Les forteresses devraient être construites dans l'intervalle des deux ans qui suivraient leur arrivée.

3° Ils enrôleraient dans l'espace de ces deux années cinquante maîtres mineurs allemands qu'ils répartiraient, comme bon leur semblerait, sur la Terre-Ferme et dans les îles, « afin que par leur industrie et par leur savoir on découvrît les mines et veines d'or, d'argent et d'autres métaux qui se trouveraient dans les terres et dans les îles[1]. »

Cette clause ne nous fait-elle pas soupçonner une des raisons cachées pour lesquelles la régente accepta avec tant d'empressement les services des Allemands? La confiance qu'on avait dans l'habileté des mineurs d'Allemagne qui, mieux sans doute que les Espagnols, sauraient exploiter les mines, pouvait laisser espérer dans l'avenir une source importante de revenus pour la couronne.

4° En retour de ces services, celui qui se chargerait de la conquête serait, « pour tous les jours de sa vie[2], » gouverneur et capitaine général des terres conquises avec un traitement annuel de deux cent mille maravédis pour la charge de gouverneur, et de cent mille pour celle de capitaine général, en tout trois cent mille maravédis.

5° Ehinger et Sayler recevraient le titre honorifique d'*Alguazil mayor de S. M.* « pour eux, leurs héritiers et successeurs, à toujours et jamais »3.

6° Ils disposeraient à leur gré des postes de lieutenants des forteresses, « eux, leurs héritiers et successeurs, pour toujours et jamais, » et ceux qu'ils désigneraient pour ces fonctions recevraient le salaire annuel de 75,000 maravédis.

7° La dignité d'*Adelantado* serait conférée à l'un des deux, Henri Ehinger ou Gérôme Sayler, qu'ils désigneraient eux-mêmes après s'être concertés, pour lui et ses héritiers,

1. « ... para que con su industria y saber se hallen las mynas y veneros del oro y plata y otros metales que uviere en las trras e yslas. »

2. « ...para todos los dias de su vida. »

3. « ...para vosotros y vuestros herederos y subcesores para siempre jamas. »

pour toujours et jamais : « al uno de vos otros los dhos Enrique Eynguer ó Gerónimo Sayler, qual entre vos otros fuere concertado para aquel y sus herederos y subcesores para siempre jamas. »

On remarquera ces expressions, « pour vous, vos héritiers et vos successeurs, pour toujours et jamais, » qui reviennent à toutes les clauses, sauf à la quatrième qui dit simplement : « pour tous les jours de votre vie. » Cela prouve que le titre de gouverneur, ainsi que le traitement qui s'y trouvait attaché, était personnel à celui qui en exerçait les fonctions. En effet, la nomination au poste de gouverneur, proposée par les bénéficiaires de la charte, dut toujours, ainsi que le montrent les documents des archives, être ratifiée par la couronne d'Espagne. D'autre part, les dignités d'Alguazil mayor et d'Adelantado et le pouvoir de nommer des lieutenants étaient perpétuels et héréditaires, et le fait est grave de conséquences : il est l'indice des droits inaliénables accordés sur la province à Ehinger et à Sayler, ainsi qu'à leurs successeurs.

Nous ne pensons donc pas que les droits des dits Ehinger et Sayler, qui passèrent bientôt aux Welser, comme nous allons le voir, soient tombés, ainsi que le croit M. Häbler[1], dès 1546, avec la mort du jeune Bartholomé Welser ; la preuve en est que, pour déposséder de leur souveraineté les banquiers d'Augsbourg, il fallut de longs procès qui durèrent dix ans, et qu'on ne put les atteindre qu'en démontrant qu'ils n'avaient pas rempli les conditions du traité.

Les derniers articles de la charte sont relatifs aux bénéfices réservés à Ehinger et à Sayler, ainsi qu'à leurs successeurs :

8° On leur accordait 4 o/o sur tous les produits de la conquête[2].

9° Ils seraient exemptés de tous droits d'*almojari-*

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 285.

2. « ...quatro por ciento de todo el provecho... para vosotros y para vros herederos y subcesores para siempre jamas. »

fazgo[1] pour les provisions de bouche, ou « mantenimientos » qu'ils feraient venir d'Espagne, mais à condition de ne pas en faire le commerce ; « pero si despues de llevados los venderedes, que seays obligados á pagar los drs[2] de almor[3]. »

Les colons qui partiraient avec eux profiteraient de la même exemption.

10° On leur abandonnait douze lieues carrées de terrain qu'ils feraient exploiter pour leur propre compte et comme bon leur semblerait.

11° Ils pourraient faire venir des îles Española, San Joan, Cuba et Santiago, les chevaux, juments et autre bétail qu'ils voudraient, « sin que en ello vos sea puesto ympedimiento alguno ».

12° Sur le produit des mines, ils ne paieraient au Trésor que le dixième jusqu'à la quatrième année; alors ils verseraient le neuvième, l'année suivante le huitième, et ainsi de suite progressivement chaque année, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au taux réglementaire du cinquième[4].

13° Ils seraient dispensés de tout impôt sur le sel qu'ils consommeraient.

14° On leur permettait de tirer des arsenaux de Séville tout ce qui leur serait nécessaire pour s'équiper.

15° Enfin, ils étaient autorisés à réduire en esclavage les Indiens rebelles, mais en observant les règlements à ce sujet, et ils devraient payer à la couronne la cinquième partie de leurs esclaves.

Et la charte se termine par une longue série d'instructions relatives au traitement des indigènes. Ce n'est pas la

1. L'almojarifazgo, ou droit sur les marchandises importées et exportées, « pouvait monter, année commune, à 15 °/₀ ». (Robertson, *Hist. de l'Amérique,* v. III, p. 476.)

2. Nous respectons toutes les abréviations des manuscrits espagnols.

3. Par une seconde ordonnance en date du 13 novembre 1529, la régente fixait à trois années la durée de cette exemption (Londres, Brit. Mus., ms., Add. 24906, fol. 16, verso), et le 4 décembre suivant, elle en notifiait connaissance à Antonio de Naveros, contador de Vénézuéla (*Id.*, pp. 17-18).

4. Après le contrat de février 1531 passé avec les Welser, le droit de ne payer que le dixième du produit des mines leur fut prorogé pour une période complète de dix années, par une ordonnance spéciale en date du 10 mai 1531 (Londres, B. M., ms., Add. 24906, fol. 68).

partie la moins curieuse du document. On y rappelle d'abord les abus commis par les premiers *conquistadores* des îles et de la Terre-Ferme, qui obligeaient les indigènes à un travail pénible dans les mines ou aux pêcheries de perles, sans les vêtir ni même leur donner la nourriture nécessaire, « en las minas para sacar oro y en las pesquerias de las perlas y en otras labores y grangerías haziendoles trabajar ynmoderadamente no les dando el bestir ni el mantenimiento que les hera neçesario para sustentación de sus vidas. » Bien plus, certains capitaines, poussés par la cupidité, sont allés jusqu'à massacrer les Indiens et à s'emparer de leurs biens, donnant ainsi à ces peuplades de justes raisons pour résister à la prédication de la foi catholique.

Une telle conduite est contraire à l'esprit de la religion et au dessein des Rois Catholiques, qui a toujours été que les terres nouvellement découvertes se peuplent de chrétiens « para que en ellas se siembre y acresciente nra santa fee catholica y las gentes de aquellas partes sean atraidos *(sic)* y convertidos á ella ». C'est pourquoi les Indiens, même esclaves, doivent être traités avec humanité; l'esclavage, d'ailleurs, ne doit être qu'une exception et comme la dernière ressource pour convertir les indigènes à la foi catholique « por el peligro que á sus animas se les puede seguir ».

On ordonne donc que d'une façon générale « los dhos yndios sean tratados como libres y no como esclavos, y que sean bien mantenidos y gobernados y que no se les dé trabajo demasiado », que, d'ailleurs, ils ne travaillent que volontairement, et qu'ils reçoivent de leur travail un salaire raisonnable, « considerada la calidad de sus personas y la condición de la trra[1]. »

1. Cette préoccupation du bon traitement des Indiens revient à chaque instant dans les cédules officielles. En 1531, des instructions spéciales seront envoyées aux officiers royaux du Vénézuéla, d'abord pour leur recommander de ne pas employer les Indiens au travail des mines (A nuestros oficiales de la provincia de Venezuela y Cabo de la Vela, 21 janv. 1531) (Londres, B. M., ms., Add. 24906, fol. 29), puis pour leur défendre expressément d'employer les Indiens à quelque travail que ce soit « contra su voluntad » (15 fév. 1531. — *Id.*, p. 54).

Il sera nécessaire d'emmener de bons religieux « para los enseñar buenas costumbres y apartarlos de vicios y de comer carne umana y á instruirlos en nra santa fee y predicarsela para que se salven ».

Enfin, si, pour que les Indiens « *vivan en policía* », les dits religieux jugeaient utile « que se encomienden á los christianos para que se sirvan dellos como de personas libres », ils étaient autorisés à les donner en *encomienda*, mais les encomenderos ne devraient agir que par « respeto al servicio de Dios y buena utilidad y buen tratamiento de los dhos yndios »[1].

Proclamer d'une part que les Indiens sont libres et doivent être traités comme tels, et d'autre part autoriser les *repartimientos* et même l'esclavage, n'est-ce pas là une horrible contradiction? Assurément, si nous jugeons les choses uniquement d'après nos idées modernes, nous avons peine à résoudre le problème, et tous ces appels à l'humanité ne nous semblent que feinte et hypocrisie. Mais il faut songer que le sentiment religieux qui présida à la conquête du Nouveau Monde était sincère et profond; il s'agissait avant tout de faire le salut de ces pauvres Indiens. S'ils n'embrassaient pas volontairement la foi chrétienne, on tâcherait de les y contraindre : encomienda, esclavage, tout, plutôt que de laisser perdre leurs âmes. N'est-ce pas la même idée, et tout aussi sincère, qui enfanta l'Inquisition? Mais ici, bien qu'en autorisant les moyens extrêmes, on ne se départit jamais des sentiments d'humanité qui, malgré tout, resteront l'honneur des « leyes de Indias ». Malheureusement, on laissait une porte ouverte à l'arbitraire et à l'abus, et c'est peut-être la clef de la contradiction maintes fois remarquée entre la douceur des règlements et la conduite

1. Les indigènes étaient répartis (d'où le mot *repartimientos*) entre les principaux colons, à charge pour ceux-ci de prendre soin des êtres humains qui leur étaient recommandés, donnés comme une « *encomienda* ou commanderie », de leur enseigner la religion, de défendre leurs personnes et leurs biens, moyennant le paiement d'un tribut. Le bénéficiaire ou *encomendero* était une sorte de patron. En fait, les Indiens étaient réduits à la servitude.

souvent odieuse de ceux qui étaient chargés de les appliquer.

La clause de la convention du 27 mars 1528, établissant que le premier gouverneur du Vénézuéla pourrait être Gérôme Sayler ou un des trois frères Ehinger, fut ratifiée le 4 avril suivant[1], et les bénéficiaires de la charte déléguèrent leurs pouvoirs suprêmes à Ambroise Ehinger ou Alfinger. Ce dernier fut nommé officiellement le 23 octobre[2], et le 3 décembre 1529, alors qu'il avait déjà pris possession de ses fonctions, la régente lui adressait ses recommandations sur la conduite qu'il devait tenir dans la province[3]. On l'invitait en particulier à annoncer avec ménagement sa nomination à Ampués et à « poblar con amor y voluntad de los naturales ».

Alfinger fut donc d'abord le représentant de son frère Henri et de Gérôme Sayler; il devint bientôt celui de la famille Welser[4]. En effet, dans le courant de l'année 1530, Charles-Quint, se trouvant à Augsbourg, reçut de Henri Ehinger et de Gérôme Sayler une demande concluant à ce que les droits qui leur avaient été concédés sur le Vénézuéla fussent attribués à Antoine et à Bartholomé Welser[5].

1. Archivo general de Indias (Séville), Est. 1, caj. 1, leg. 1/27, ramo 8.

2. Londres, B. M., ms., Add. 24906, p. 7. La pièce est intitulée : « De parte de la católica y cesárea Mag^d Don Carlos, rey de romanos y emperador augusto, Doña Juana, su madre, reyna de Castilla, de Leon, de Aragon, de las dos Sicilias, de Jhuzlem, de Granada, de Toledo..., de las Yndias, yslas y tierra firme del mar oceano. »

3. Londres, B. M., ms., Add. 24906, fol. 20.

4. Alfinger reçut une seconde nomination officielle en 1531, comme nous le verrons plus loin.

5. Les deux frères associés, Antoine (né en 1486) et Bartholomé (né en 1488) (v. *Allgemeine deutsche Biographie*, Leipzig, Duncker et Humblot, 1875) dirigeaient alors à Augsbourg la grande banque des Welser, dont la célébrité s'était répandue non seulement dans tout l'Occident, mais en Orient, puisqu'elle entretenait des relations suivies avec l'Inde (Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser*, ch. I). — Leur maison, remarquable par son imposante architecture et située Carolinen Strasse, près du *Dom*, porte encore l'inscription suivante : « Bona quaecumque durant. — Hier war einst die Bank des berühmten Wechselhauses der Welser, der ersten Deutschen, die Schiffe nach Indien sandten. Bartholomäus Welser besasz Venezuela das man « der Welser hand » nannte. » Sur les affaires financières des Welser et leur influence, v. Höfler : Ueber das Fugger'sche Archiv zu Augsburg (*Wiener Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Band X, 1853, p. 403-406).

Charles-Quint écrivit en ce sens au Conseil des Indes le 20 novembre 1530[1], et, le 15 février 1531, une ordonnance était rendue, d'après laquelle la souveraineté du Vénézuéla était reportée sur les personnes des dits Bartholomé et Antoine Welser[2]. La nouvelle charte ne diffère en rien de celle que nous avons analysée; elle en reprend les termes et les conditions; nous ne nous y attarderons donc pas, nous hâtant d'arriver aux expéditions d'Alfinger.

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 285.

2. Capitulación sobre descubrir, conquistar y poblar limites de Venezuela, encomendadas á Bartolomé y Antonio Velzar. — Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 1, caj. 1, leg. 1/27, ramo 12 : Descubrimientos, descripciones y poblaciones tocantes al nuevo Reyno de Granada (años 1526 à 1591).

CHAPITRE II

Ambroise Alfinger, premier gouverneur allemand du Vénézuéla. — Sa première expédition.

Ce fut le 24 février 1529 que l'escadre allemande mouilla dans la rade de Coro. Le chroniqueur-poète Castellanos qui a consacré onze mille vers au récit des exploits des premiers conquérants de la Terre-Ferme, nous fait une description brillante de l'arrivée au Vénézuéla du gouverneur allemand. Alfinger était accompagné de Bartholomé Sayler, frère de Gérôme. Avec eux, sept cents hommes et quatre-vingts cavaliers furent en ce jour-là débarqués, et c'est au son des trompettes, au bruit des tambours et au cliquetis des armes que la troupe fit son entrée dans la ville. Les nouveaux venus n'étaient pas tous des Allemands; il y avait parmi eux des Espagnols, des Portugais et même des nègres de la Nouvelle-Guinée[1].

On peut juger de la surprise d'Ampués quand il vit paraître dans sa province ces intrus, munis de titres de propriété libellés en bonne et due forme, et de son désappointement quand Alfinger lui communiqua l'ordre royal qui le reléguait dans les îles d'Oruba, Curaçao et Buen-Ayre. On a cru jusqu'ici qu'Ampués s'était résigné avec autant de docilité que de tristesse à se retirer dans ces îles, dont on lui laissait le gouvernement. Les lettres d'Alfinger

1. Castellanos, *Elegías de varones ilustres de Indias,* part. II, eleg. 1. — Cf. Oviedo y Baños, *Conquista y población de Venezuela,* l. I, ch. 5. — Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser,* ch. II, p. 39. — Topf, *Deutsche Statthalter und Konquistadoren in Venezuela,* p. 12.

nous le montrent sous un jour moins favorable. Il aurait essayé de résister aux ordres royaux; on aurait été obligé de le mettre aux fers et de le conduire sous bonne escorte dans ses nouveaux domaines[1].

Dans quelle mesure doit-on croire à ces allégations? Alfinger avait tout intérêt à présenter sa tâche comme très difficile au début. Ampués, d'autre part, a-t-il eu un mouvement de révolte, bien excusable d'ailleurs, que l'Allemand se hâta de réprimer par la violence? En tout cas, la régente n'ajouta qu'une foi médiocre aux rapports du gouverneur. La preuve en est dans les nouvelles instructions qu'elle lui adressa en date du 19 février 1530, lui recommandant de ne chercher en aucune façon à nuire à Ampués dans l'administration des îles laissées à sa charge[2].

De quelque manière, du reste, que les choses se fussent passées, la place resta libre à Alfinger, qui n'eut plus à compter qu'avec les trois fonctionnaires que le Conseil des Indes plaçait auprès du gouverneur de chaque province, pour veiller à ce que l'on respectât les droits de la couronne. Ces trois personnages furent, pour le Vénézuéla, le *factor* Pedro de San Martin, le *contador* Antonio de Naveros, nommés par la reine le 23 septembre 1529[3], et le *tesorero* Antonio Vazquez de Acuña, dont la nomination porte la date du 2 novembre suivant[4].

Comme entière liberté était laissée à Alfinger pour choisir les personnes de son entourage, il répartit la surveillance des gens de guerre entre les capitaines Vascoña, Sarmento, Florin, Monserrate et Casimir Nüremberg[5].

Parmi les colons d'Ampués que les Allemands rencontrèrent à Coro, se trouvait un nommé Stéphane Martin, qui fut pour les nouveaux venus un auxiliaire précieux. Ce

1. Londres, B. M., ms., Add. 24906, fol. 20, verso. — Cf. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 2, caj. 2, leg. 1/16. Lettre d'Alfinger « sobre el sosiego de la provincia de Venezuela ».
2. Londres, B. M., ms., Add. 24906, fol. 21.
3. *Id.*, fol. 3.
4. *Id.*, fol. 16.
5. Topf, *Deutsche Statthalter und Konquistadoren*, p. 13.

personnage, d'origine inconnue, était un rude et intrépide compagnon, qui ne se plaisait que dans les marches aventureuses, au milieu du tumulte, des querelles et des combats. Connaissant les environs de Coro à un nombre considérable de lieues, comprenant parfaitement la langue des tribus indiennes du voisinage, il allait devenir le guide indispensable des Allemands dans leurs expéditions.

Durant les premiers mois de leur installation à Coro, les gens d'Alfinger menèrent une vie toute de joie et de plaisir. La grande quantité de provisions qu'ils avaient amenées sur leurs navires leur permettait de faire bombance, et les rayons du soleil équatorial excitaient en eux des appétits qu'ils ne se faisaient pas faute de satisfaire[1].

Cependant, le gouverneur avait en tête d'autres projets; il était venu au Vénézuéla pour s'enrichir, et la fièvre de l'or qui, pendant vingt ans, s'appesantit comme une malédiction sur les délégués des Welser, commençait à le torturer. Nombre de gens, autour de lui, parlaient des trésors immenses que les Indiens gardaient jalousement dans les montagnes de l'Ouest, et Alfinger brûlait d'aller chercher fortune dans ce pays des rêves, dans l'El Dorado, où les maisons étaient d'or, où les fleuves roulaient dans leurs eaux le précieux métal. Aussi ne tarda-t-il pas à s'engager, sous la conduite de Stéphane Martin, dans une première expédition du côté de Santa Marta.

Las Casas, qui, dans plusieurs mémoires, a relaté les cruautés commises sur les Indiens par les conquérants de l'Amérique, nous a peint les Allemands sous les couleurs les plus noires; il représente Alfinger comme un monstre, et ses gens comme de véritables bêtes féroces. « Leur unique objet, dit-il, était d'enlever l'or du pays, à quelque prix que ce fût; ils employèrent des moyens si odieux que les Espagnols parurent des gens de bien à côté de ces nouveaux spéculateurs; ils surpassèrent les tigres en férocité, et ne

1. Topf, *Deutsche Statthalter und Konquistadoren*, p. 13.

connurent ni Dieu, ni roi, ni sentiment d'humanité [1]. »

Les faits que relate le Défenseur des Indiens, et sur lesquels nous reviendrons plus loin, ne nous semblent pas pouvoir être mis en doute. La scrupuleuse exactitude de Las Casas est bien connue; il ne rapporte rien « qui n'ait été constaté à la diligence du procureur fiscal du Conseil suprême des Indes » [2], et c'est d'après les archives de ce dernier qu'il a composé les mémoires en question.

Pour Oviedo, Castellanos, Herrera, qui ont consulté aussi les pièces officielles, Alfinger est également « le cruel des cruels », et les Allemands qui de nos jours ont parlé des Welser, n'ont pu que s'incliner devant la véracité des chroniqueurs espagnols. Sans excuser les abominations commises par les premiers gouverneurs allemands, ils se bornent à constater que leur conduite ne fut pas sensiblement différente de celle des Espagnols. A quelque nation qu'ils appartiennent, ces *conquistadores* du XVIe siècle présentent tous le même caractère. Cruels et chevaleresques tout à la fois, ils font de rudes chasses à l'indigène, et après avoir accompli sans aucun remords les plus atroces forfaits, ils exposent bravement leur vie pour sauver celle d'un camarade; barbares et superstitieux à l'excès, ils poursuivent comme un gibier les Indiens, ces « enfants de Satan », et, sans scrupule aucun, ils élèvent des autels au milieu des régions qu'ils ont dévastées, y célèbrent la messe et rendent grâces à l'Éternel des crimes qu'ils ont commis.

Alfinger et ses successeurs étaient-ils luthériens, comme le prétend Las Casas [3]? Rien n'est moins prouvé; la correspondance de Philippe de Hutten, dont nous parlerons plus loin, nous montre clairement que ce dernier était catholique. L'orthodoxie religieuse des délégués des Welser ne fit d'abord aucun doute pour les souverains espagnols, puisque la

1. Las Casas, Premier mémoire adressé en 1552 au prince des Asturies don Philippe, depuis roi d'Espagne sous le nom de Philippe II, article XV.

2. *Id.*

3. « La cruauté des Allemands étonnera moins, parce que leur coutume de ne jamais assister à la messe et d'autres faits particuliers annoncent qu'ils étaient hérétiques luthériens. » Las Casas, *loc. cit.*

grande mission dont ils étaient chargés, et les documents le redisent sans cesse, était de convertir les Indiens à « nuestra santa fee catholica »; c'est plus tard seulement que l'on conçut à cet égard des inquiétudes, qui commencent à se faire jour dans les lettres adressées en 1535 par le roi et la régente au premier évêque du Vénézuéla, et sur lesquelles nous devrons revenir plus tard[1].

Peu importe, d'ailleurs; protestants ou catholiques, « de tels aventuriers, dit M. Topf, qu'ils viennent de Castille et d'Estramadure ou de Bavière et de Souabe, se ressemblent tous, et la domination allemande au Vénézuéla nous est une preuve manifeste que l'histoire des premiers temps de la découverte et de la conquête des pays transocéaniens n'eût pas présenté un caractère sensiblement différent, si, au lieu d'un peuple sud-européen, une nation du nord eût envoyé la première ses vaisseaux vers l'Amérique[2]. »

Il n'en est pas moins vrai qu'Alfinger atteignit dans la cruauté des raffinements que ne connurent ni les Hojeda ni les Ocampo, et jamais sa conscience ne se soulevait quand il tombait sur les villages des Indiens pacifiques, les livrait au pillage, emmenant leurs habitants comme prisonniers et comme esclaves, et les écrasant de charges que des bêtes de somme eussent difficilement traînées.

Nous reconnaissons cependant, avec MM. Schumacher et Topf, que, malgré tout, Alfinger avait aussi ses qualités. De temps à autre, « des éclaircies de nobles idées »[3] se faisaient dans son esprit; il était un chef plein de douceur et de sollicitude pour ses hommes; ses compatriotes l'adoraient et l'appelaient leur « bon général ». Cet éloge est-il une excuse? ou n'aggrave-t-il pas plutôt les torts de ce commandant si bon pour les siens et si féroce envers les indigènes?

Première expédition d'Alfinger (4). — Ambroise Alfinger

1. V. ch. VI et VII.
2. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 16.
3. *Id.*
4. Sur la première expédition d'Alfinger, v. Herrera, Décad. VI, 1; Oviedo y Baños, *Conquista y población de Venezuela*, liv. I, ch 5 et 6; Schu-

quitta donc Coro peu après son arrivée dans cette ville, et s'engagea dans une première expédition, accompagné de ceux de ses hommes qu'il avait jugés les plus résistants et les plus infatigables. Il se dirigea vers le sud, longeant les rivages de la lagune de Maracaïbo. On traversa celle-ci à l'aide d'un gigantesque tronc d'arbre qui fut creusé et transformé en un bateau à voiles et à rames, et l'on arriva, sur la rive occidentale, dans une région aride et stérile, où se trouvait le village indien de Maracaïbo. Là, à environ trente lieues de Coro, on fonda un premier établissement. Les naturels vivaient de chasse et de pêche ; ils échangeaient du poisson et du sel contre du maïs avec les habitants d'une chaîne de montagnes voisine que l'on désigna à Alfinger sous le nom de *Sierra de Bubures*, et que nos cartes appellent *Sierra de Perija*. Sur la lagune s'élevaient des palafittes indiens ; des pieux enfoncés dans l'eau soutenaient les huttes des naturels, et ceux-ci, gens au teint brun, aux membres fortement articulés, au corps admirablement proportionné, passaient la plus grande partie de la journée sur des canots qu'ils excellaient à conduire d'un pied, en guise de rame et de gouvernail, ce qui ne les empêchait pas de décocher leurs flèches avec une sûreté remarquable. Les hommes portaient entre les deux jambes une citrouille creuse dans laquelle étaient cachées leurs parties honteuses ; les femmes, dont les Espagnols vantaient la beauté et la complaisance, portaient pour tout vêtement, autour des hanches, une espèce de ceinture de feuillage, nommée par les Espagnols *pampanilla*.

Alfinger et sa troupe ne tardèrent pas à exercer contre les indigènes les plus dures vexations ; aussi les Indiens de la lagune se retirèrent-ils dans l'intérieur du pays, et la colonie allemande souffrit bientôt de la disette. La maladie vint s'ajouter à la famine, et les hommes qui s'aventuraient

macher, *Die Unternehmungen der Welser*, ch. III, p. 44-56 ; Klöden, *Die Welser als Besitzer von Venezuela*, p. 438 ; Klunzinger, *Antheil der Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amerika*, III, 11-15; Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 16-19 ; Häbler, *Eine deutsche Kolonie*, p. 218.

seuls un peu loin du campement tombaient sous la dent des jaguars ou sous les flèches des naturels. Dans cette cruelle nécessité, Pedro de Limpias résolut de partir avec trente hommes pour tenter une reconnaissance du côté du cap de la Vela. Après une marche pénible dans la péninsule Goajira, à travers un pays stérile, privé d'eau et habité par des peuplades contre lesquelles il fallait à chaque instant soutenir de rudes combats, Limpias atteignit enfin de riches plantations de maïs et de yucca. Un certain nombre d'indigènes furent pris et enchaînés; on les chargea de provisions et on revint avec eux à Maracaïbo.

Un mécontentement général régnait dans la colonie. L'or que l'on convoitait tant n'avait pas encore paru. Alfinger lui-même était tombé malade, et il avait hâte de gagner l'île d'Española pour y chercher un remède à ses maux. On reprit donc le chemin de Coro, où Alfinger et Sayler furent accueillis par un personnage dont le nom est intimement lié aux entreprises des Welser au Vénézuéla, Nicolas Federmann d'Ulm [1].

Nous avons dit qu'Alfinger avait amené avec lui, comme lieutenant, Bartholomé Sayler. On sait aussi qu'à peine en possession du gouvernement du Vénézuéla, Henri Ehinger et Gérôme Sayler avaient légué leurs droits aux Welser. Ces derniers, avant même d'avoir obtenu l'autorisation royale, firent partir pour la Terre-Ferme ce Federmann, en qui ils avaient toute confiance et qui fut leur plus mauvais génie, avec mission de remplacer Bartholomé Sayler comme lieutenant d'Alfinger.

Federmann s'embarqua le 2 octobre 1529 à San Lucar de Barrameda, et, arrivé à Coro en l'absence d'Alfinger, il fit reconnaître comme gouverneur intérimaire [3] un autre

1. *Premier voyage de Federmann* (collection Ternaux-Compans, t. II, chap. II, p. 40-43).

2. Après la première expédition d'Alfinger, on n'entend plus parler de Bartholomé Sayler. Il est probable qu'il accompagna Alfinger à Saint-Domingue et de là regagna l'Allemagne.

3. C'est ce qui a fait croire jusqu'ici que Seissenhofer avait été le premier successeur d'Alfinger (cf. Oviedo y Baños, I, 9; Klunzinger, III, 15).

agent des Welser, Hans Seissenhofer, que les Espagnols, vu la difficulté qu'ils trouvaient à prononcer son nom, appelèrent *Juan el Aleman*. Tous deux allèrent à la rencontre d'Alfinger et lui remirent les pouvoirs [1]. Mais le gouverneur ne séjourna pas à Coro, et il fit voile pour la Española [2].

Mais on ne trouve dans les documents officiels aucune nomination de ce personnage comme gouverneur, et les véritables successeurs d'Alfinger furent, ainsi que nous le verrons, Federmann et Hohermuth.

1. *Premier voyage de Federmann*, ch. II, p. 42-43.

2. Sur le voyage d'Alfinger à Saint-Domingue, v. Häbler, *Eine deutsche Kolonie*, p. 225; Klunzinger, V, p. 24.

CHAPITRE III

Nicolas Federmann. — Son premier voyage.

Federmann n'attendait que le départ d'Alfinger pour exploiter le pays à son propre compte. Ambitieux et perfide, soldat à la fois brave et prudent, ce personnage étrange exerçait un singulier ascendant sur ceux qui l'approchaient; ses belles promesses, ses discours enthousiastes captaient la confiance de tous, et on l'aimait au premier abord autant qu'on le haïssait ensuite, lorsqu'on s'apercevait que son apparente bonhomie n'était que le vêtement d'un astucieux égoïsme.

Il persuada [1] à cent dix hommes, presque tous des Espagnols, de le suivre dans un voyage de découvertes vers le sud, et les colons de Coro se laissèrent d'autant plus facilement engager dans cette expédition que la nouvelle venait précisément d'arriver que le gouverneur Lerma, de Santa Marta, et Sedeño, de Cubagua, se préparaient à pénétrer dans l'intérieur du Vénézuéla, à la recherche de l'or. Il fallait à tout prix les prévenir et ne pas se laisser enlever les trésors du pays. L'indispensable Stéphane Martin et Pedro de Limpias se joignirent à Federmann, ainsi qu'un moine, Fray Vicente Requejada.

Bien que Federmann ait écrit lui-même la relation de son voyage, il est très difficile de se rendre un compte

1. *Premier voyage de Federmann*, ch. III, p. 46.

exact de son itinéraire, et les savants allemands qui ont essayé de le déterminer ne sont pas d'accord[1].

La première tribu que l'on rencontra au sud de Coro était celle des *Xideharas*. Ils accueillirent les blancs avec des démonstrations d'amitié, leur firent des présents[2], et dans leur dernier village, *Hittova*, Federmann fut instruit qu'à deux journées de marche se trouvait une nation ennemie des Xideharas, celle des *Ayamanes*. Il part alors contre eux avec sa troupe, à laquelle s'étaient joints cent cinquante Indiens[3].

Les Ayamanes étaient une nation de nains, qui furent saisis d'une peur terrible à la vue d'hommes habillés et barbus[4]. Federmann dissipa leur effroi par des présents, et il fit alliance avec les caciques du pays. Il emmena même à sa suite une naine ayamane, qui l'accompagna jusqu'à son retour à Coro.

Le 1er octobre 1530, on atteignait les bords de la rivière Tocuyo[5], et le 12 on arrivait chez les *Cayones*[6]. Leur surprise fut aussi grande que celle des Ayamanes, et on les gagna également par des cadeaux. Mais les caciques se réunirent en secret pour préparer la résistance contre les étrangers. Federmann, informé de la trahison, fit saisir les caciques pendant la nuit, et le principal d'entre eux fut enchaîné pour avoir manqué à son serment.

On parvint ensuite chez les *Xaguas* (probablement entre

1. Sur le premier voyage de Federmann, voir, outre sa propre relation (collection Ternaux-Compans, t. II), Herrera, Décad. VI, l. I, ch. 1. — Klüpfel (Karl), *Nik. Federmann und die Welserische Unternehmung* (dans la Bibliotek des Litterarischen Vereins, XLVII, p. 199); — Klunzinger (Karl), *Antheil der Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amerika*, ch. VI, p. 24-62; — Weinhold (Moritz), *Federman's Reise*, *Anhänge zu den Jahresberichten des Vereins für Erdkunde* in Dresden, III (1865), p. 94-112; — Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser in Venezuela*, ch. IV, p. 56-69; — Topf, *Deutsche Statthalter und Konquistadoren in Venezuela*, p. 18-19. — Pfister (Albrecht), *Ambrosius Dalfinger und Nikolaus Federmann*, in der Allgemeinen Deutschen Biographie.

2. *Premier voyage de Federmann*, ch. IV, p. 48-49.

3. *Id.*, ch. IV, p. 50.

4. *Id.*, ch. V, p. 52 et sqq.

5. *Id.*, ch. V, p. 64.

6. *Id.*, ch. VI, p. 77 et sqq.

les sources du rio Aroa et le rio Yaracui). Federmann et ses gens leur parurent plutôt des diables que des hommes, et les indigènes, pour se rendre les blancs favorables, leur donnèrent de l'or et toutes sortes de provisions[1].

De là on passa chez des Indiens que Federmann appelle *Caquetios*[2], mais qu'il ne faut pas confondre avec ceux du même nom dont il sera parlé plus loin[3]. Cette nation, nombreuse et guerrière[4], très riche en or, avait forcé par sa puissance tous ses voisins à se retirer dans les montagnes et à lui abandonner les plaines, gardant ainsi pour elle le territoire le plus beau et le plus fertile. A l'arrivée des chrétiens, elle leur offrit, de bonne volonté, une grande quantité d'or.

On se trouvait alors vers le sud de Barquisimeto. Mais c'est à partir d'ici surtout que les avis diffèrent sur la direction prise par Federmann. Avant le travail de Weinhold, l'opinion généralement admise et résumée par Klunzinger[5], était que Federmann avait obliqué vers le nord-est, gagnant le lac de Valencia, puis la côte de l'Océan, et était revenu à Coro par l'est. Weinhold a résolu la question dans un autre sens. Selon lui, Federmann aurait continué d'abord sa route vers le sud et le sud-ouest, au delà du rio Portuguesa; puis, tournant au nord-ouest, il aurait marché du côté du lac de Maracaïbo qu'il aurait atteint à l'embouchure du rio Motatan[6].

Pour en revenir aux aventures de Federmann, il nous dit que sa troupe et lui coururent de grands dangers dans la nation des *Cuybas*[7]. Ces Indiens, que Weinhold place

1. *Premier voyage de Federmann*, ch. VII, p. 84 et sqq.
2. *Id.*, ch. VIII, p. 97 et sqq.
3. V. pp. 25-26.
4. Castellanos décrit les forteresses de ces Indiens dans l'élégie sur la mort de Ordaz, part. I, él. IX.
5. Klunzinger, *Antheil der Deutschen...*, ch. VI, p. 50 et sqq.
6. Weinhold, *Federman's Reise*, dans *Jahresbericht* de Dresde, 1865, p. 112. — On peut, dit-il, conclure « dass Federmann nicht nach dem See von Valencia gekommen ist, wohin ihn Klunzinger gelangen lässt; wird aber auch kaum noch bezweifeln, dass Federmann in der That an der Mündung des Rio Motatan den See von Maracaïbo erreicht hat ».
7. *Premier voyage de Federmann*, ch. IX, p. 113 et sqq.

entre le rio Cojede et le rio Portuguesa, au lieu de les voir, comme Klunzinger, sur la rive gauche du Cojede, étaient belliqueux et féroces; ils se servaient de flèches empoisonnées, et, pour comble de malheur, l'arrivée des blancs coïncidait avec une grande famine. Ceux-ci eurent donc à défendre leur vie, et ne furent vainqueurs qu'après un combat acharné. Ils entrèrent dans un village qu'ils trouvèrent presque désert. Les habitants, en effet, effrayés par le carnage, s'étaient tous réfugiés dans une même cabane, et ils avaient placé devant la porte quelques bijoux et des vivres, pour apaiser les étrangers. Federmann se montra généreux dans la victoire; il gagna les naturels par des paroles amicales et réduisit ainsi toute la nation à l'obéissance.

Dans le pays des *Cuyones* (vallée du haut Motatan, selon Weinhold), on rencontra également une forte résistance[1]. Les Indiens du premier village où l'on arriva infligèrent aux blancs de grandes pertes; ceux-ci, voyant qu'ils ne pouvaient obtenir l'amitié des naturels, brûlèrent leurs maisons, en tuèrent un grand nombre et firent six cents prisonniers. Mais on ne put venir à bout de soumettre les Cuyones, et Federmann fut obligé de prendre un chemin différent de celui qu'il s'était proposé de suivre. C'est à ce moment, pense Weinhold, qu'au lieu de continuer au sud-ouest, il tourna brusquement vers le nord-ouest. On était alors en janvier 1531.

Chez les *Guaycaries*[2], nation « noire comme charbon », méchante, orgueilleuse et insolente, les chrétiens furent attaqués par trahison, mais ils restèrent vainqueurs et massacrèrent cinq cents Indiens. Un cacique fut arquebusé après avoir été mis à la question; un autre fut chargé de chaînes; un troisième réussit à tromper les blancs et à s'échapper avec les siens.

De là on passa chez les *Caquetios*[3], nation populeuse

1. *Premier voyage de Federmann,* ch. X, p. 139 et sqq.
2. *Id.*, ch. XI, p. 149 et sqq.
3. *Id.*, ch. XII, p. 181 et sqq.

et guerrière, remarquable par l'importance de ses villages, la haute taille des hommes et la beauté des femmes. Les chrétiens ne rencontrèrent que défiance et inimitié de la part des naturels; ils furent obligés de tuer un cacique pour éviter une sédition. Un grand nombre d'Indiens furent massacrés ou faits prisonniers. Weinhold pense que Federmann se trouvait alors dans le voisinage du lac de Maracaïbo, et non près du lac de Valencia, comme le croyait Klunzinger.

Puis, Federmann et sa troupe voulurent s'engager dans le territoire des *Cyparicotes*[1], mais ils furent égarés dans un vaste désert par les prisonniers qui leur servaient de guides. On inventa pour les punir un châtiment atroce; deux Indiens furent coupés en morceaux devant leurs compagnons; mais ceux-ci n'en conçurent que plus de haine contre les chrétiens qu'ils voulaient faire mourir de faim pour venger la mort des leurs. La famine devint en effet si grande que les blancs étaient sur le point de périr tous, lorsqu'ils tuèrent un tigre, ce qui leur conserva l'existence. Stéphane Martin reprit la direction de l'expédition, et, au bout de quelques jours, on arriva à un village, entouré de plantations de maïs. Le village fut cerné: les habitants ne pouvant s'enfuir furent enchaînés, et on les chargea des provisions que l'on récolta dans les champs. On était alors près de l'Océan, à environ 80 milles à l'est de Coro selon Klunzinger, à l'ouest d'après Weinhold. On revint à Coro par le bord de la mer, et on y arriva le 17 mars 1531[2].

1. *Premier voyage de Federmann*, ch. XIII, p. 195 et sqq.
2. *Id*, ch. XIV, p. 209.

CHAPITRE IV

Seconde expédition et mort d'Alfinger. Retour de ses compagnons.

Cependant Alfinger avait trouvé à la Española la guérison de sa maladie et il revint à Coro, probablement au commencement de 1531. En date du 4 avril de cette même année[1], la régente le confirma dans ses fonctions de gouverneur du Vénézuéla, au nom de Bartholomé et d'Antoine Welser. Instruit de la façon dont Federmann avait outrepassé ses droits, il le fit mettre aux fers et l'obligea à partir pour l'Europe.

1. La seconde nomination d'Alfinger (Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 61 verso à f. 65 verso) était ainsi conçue :

« Don Carlos Emp^r á vos Ambrosio de Alfinguer Aleman salud : Porque Bartholome Belzer y Antonio Belzer, Alemanes, nros govnadores de la provincia de Veneçuela y Cabo de la Vela os an nobrado para ello por virtud del asyento que con ellos tenemos hecho sobre la conquista y población desta provincia, es nra voluntad que por el tiempo que los dhos Bartholome y Antonio Belzer quisieren o vos nombraren para ello, tengays la governación y capitania general de la dha provincia, y podays usar de los oficios de justicia e jurisdicción civil... quedando de todo ello la apelación para ante los del n^ro cons^o de las Yndias... »

Suivent les instructions. Alfinger devra s'informer du nombre des pueblos indigènes, des ressources du pays; il recherchera s'il y a des mines d'or et d'argent. Il fera des *repartimientos* entre les conquistadores, réservant une part à ceux qui se trouvaient dans le pays avant lui, respectant les lois relatives au « buen tratamiento de los dhos yndios y por quanto lo contenido en esta nra carta es cosa muy importante al servicio de Dios y nro y bien de la dha tierra y conversion de los naturales della á nra santa fee catholica... y entre tanto aveis el tener mucho cuidado que los yndios todos generalmente sean muy bien tratados como nros vasallos libres como lo son, castigando los que de otra manera los trataren y para ello y para todo lo demas vos damos poder cumplido. — Dada en la villa de Coloña á quarto dias del mes de abril, año del señor de 1531. Yo la Reyna. »

Federmann était à Séville le 15 juin 1532, et en Allemagne le 31 août[1]. Il n'eut pas de peine à se justifier auprès des Welser, qui croyaient aveuglément à toutes les paroles de leur favori; ils pensèrent même bientôt à l'investir de la plus haute dignité de la province, et nous ne tarderons pas à le retrouver sur les côtes du continent sud-américain.

Aussitôt après son retour, Alfinger avait songé à une nouvelle expédition. Il avait levé dans les îles des troupes fraîches; il y avait acheté des chevaux, des vivres et des munitions de toutes sortes. Le 9 juin 1531, il quittait Coro, où il laissait Santillana comme vice-gouverneur, et se dirigeait vers Maracaïbo[2].

Il trouva la colonie presque entièrement consumée par la famine et les maladies. Avec un brigantin et deux barques bien équipées, il tenta une reconnaissance le long de la côte ouest de la lagune, jusqu'au fleuve Guasare, à l'embouchure duquel il rencontra trois petits villages indiens bâtis sur pilotis. Il remonta la rivière durant quatre jours, à la recherche d'un emplacement favorable pour y fonder un nouvel établissement; mais la contrée était trop marécageuse et trop malsaine; c'est pourquoi il abandonna son plan et revint à Maracaïbo.

Il ne devait pas y rester longtemps, car le désir de nouvelles aventures ne lui laissait pas de repos. Il mit la colonie sous la garde de Limpias, et partit le 1er novembre 1531, à la tête de quarante cavaliers et de deux cent cinquante hommes à pied, dans la direction de l'ouest, vers la sierra qui forme aujourd'hui la limite entre les républiques de Vénézuéla et de Colombie. Une centaine d'Indiens, que l'on recruta parmi les pacifiques Bubures, disséminés

1. *Premier voyage de Federmann*, ch. XV et XVI, p. 213 et sqq.

2. Sur le deuxième voyage d'Alfinger et sa mort, voir Castellanos, *Eleg.*, II, 1; — Oviedo y Valdez, *Historia general de las Indias*, 2e part.; — Oviedo y Baños, *Conquista y población de Venezuela*, l. I, ch. VII et VIII; — Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser*, ch. V, p. 69-77, et VI (marche vers les hautes montagnes et mort d'Alfinger), p. 77-85; — Klunzinger, *Antheil der Deutschen...*, ch. VII, p. 62-65; — Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 20-28; — Häbler, *Eine deutsche Kolonie*, p. 226.

dans la contrée par groupes de cinq ou six huttes chacun, furent contraints de suivre l'expédition et de porter les bagages.

Épargnant les fatigues aux siens, Alfinger faisait subir aux indigènes les traitements les plus cruels. « Ces malheureux étaient nus, liés ensemble par des chaînes, et avaient au cou un collier de fer qui les empêchait de s'enfuir pendant la nuit; un poids de trois ou quatre arrobas[1], la faim, la soif, la fatigue et les coups les mettaient bientôt hors d'état de continuer le voyage. Les conducteurs, pour ne pas perdre de temps à ouvrir les colliers et à désenchaîner ces pauvres esclaves, coupaient la tête à ceux qui succombaient, et répartissaient leur charge entre les autres[2]. » Soumis à un tel régime, les premiers porteurs moururent presque tous en fort peu de temps, et furent remplacés par d'autres naturels que le tyran enlevait, comme des bêtes de somme, dans les campagnes qu'il traversait.

C'est ainsi qu'après avoir parcouru une vingtaine de lieues, Alfinger arriva non loin du cours supérieur du rio Hacha, qui se précipite du haut des cimes neigeuses de la sierra de Santa Marta. Les Indiens du pays, les *Bubures*, avaient les cheveux taillés en forme de couronne; les hommes étaient complètement nus; les femmes seules avaient autour de la taille une petite pampanilla. Tournant au sud, Alfinger pénétra dans de fertiles campagnes, emplantées de maïs, de yucca et de patates; c'était le commencement de la riche vallée d'Upar. Un peu plus loin, il atteignait les plaines parsemées de lagunes du rio César. Il se trouvait alors sur le territoire de la Colombie actuelle.

Les indigènes qui habitaient ces plaines, Çoanaos, Giriguanas, Pacabueyes et autres, étaient parvenus à un degré de civilisation plus élevé que les Indiens de la montagne. Ils se couvraient d'étoffes de coton, échangeaient du sel contre des métaux avec les tribus du sud; les femmes

1. L'arroba valait environ 11 kil. 500.

2. Las Casas, Premier mémoire adressé en 1552 au prince don Philippe, article XV.

des Giriguanas se peignaient la poitrine et les bras de jolis dessins noirs. Alfinger résolut de faire étape dans le riche pays des pacifiques Pacabueyes, et c'est de leur village, Toxoto, qu'il envoya, le 6 janvier 1532, Vascoña et vingt-cinq hommes vers Maracaïbo et Coro. Ils étaient chargés d'emporter l'or que l'on avait recueilli jusque-là et dont la valeur se montait à 30 ou 35 mille pesos; ils devaient aussi recruter de nouvelles forces pour continuer l'expédition. Vascoña eut la fâcheuse idée de vouloir gagner la colonie par des chemins inconnus, qu'il jugeait plus courts, et il subit, lui et sa troupe, le destin le plus misérable.

Le pays des Pacabueyes et des Cendaguas, dans lequel s'établit Alfinger, devait son extrême fertilité aux crues du rio Magdalena. Pendant une partie de l'année, les plaines étaient inondées par les eaux de ce fleuve; sur les éminences et sur les collines s'élevaient les villages indigènes. Alfinger ne tarda pas à penser qu'il allait faire dans cette contrée un butin abondant. Il entendit par ses interprètes parler de l'or que l'on rencontrait en quantité dans les environs, et surtout des trésors immenses qui se trouvaient enfermés dans les bourgades de Suandi et de Zomico. Ses hommes le harcelaient pour qu'il les conduisît au plus tôt vers ces lieux enchanteurs; mais on était précisément à l'époque de l'année où les eaux montaient dans la campagne, et Alfinger jugea plus simple de piller le pays des Pacabueyes. Pendant six mois il parcourt toute la contrée, passe de Toxoto au grand village de Thamara, et de Thamara à Pauxoto, semant partout la haine et la terreur, enlevant les femmes et les adultes, tuant les malades et les vieillards, saccageant les demeures pour satisfaire son insatiable cupidité.

Un jour, dit Las Casas[1], Alfinger et ses gens s'emparèrent de la personne d'un cacique pour le forcer à leur remettre son trésor; ils lui firent souffrir ensuite d'horribles tourments pour qu'il indiquât l'or que ses sujets avaient

1. Las Casas, *loc. cit.*

pu cacher. Le malheureux parvint à échapper à ses bourreaux, et gagna les montagnes avec un grand nombre d'Indiens.

Une autre fois, les Allemands mirent le feu à une maison où des caciques tenaient conseil avec les indigènes; quelques-uns de ces derniers, surpris par l'incendie, montèrent sur des poutres qui soutenaient la toiture du bâtiment; mais lorsque les murs de paille et de bois furent brûlés, le feu se communiqua à la charpente, et ces malheureux tombèrent dans les flammes.

Enfin Las Casas nous a laissé le souvenir d'une scène horrible, dont l'idée ne pouvait germer que dans le cerveau d'un Alfinger. Il fit établir un grand parc, en palissades bien serrées, et lorsque tous les Indiens que l'on put capturer dans la contrée y furent enfermés, il leur déclara qu'ils ne sortiraient de là que pour être esclaves, s'ils ne payaient une rançon en or dont il fixa lui-même la valeur. Il défendit qu'on leur apportât à boire et à manger, afin d'obtenir plus promptement ce qu'il désirait. Ceux des Indiens qui avaient ou qui espéraient pouvoir se procurer le prix de leur rançon sortirent de l'enceinte pour l'aller chercher, en laissant comme otages leurs femmes et leurs enfants; quant aux autres, ils y moururent de faim et de soif. Lorsque ceux qui avaient payé furent libres avec leurs familles, le commandant permit à ses gens de les poursuivre, de les arrêter et de les contraindre à se racheter une seconde fois; en sorte qu'il y eut de ces malheureux qui acquittèrent jusqu'à trois rançons, parce qu'ils étaient tombés trois fois entre les mains des Allemands.

Cependant Alfinger commençait à concevoir de sérieuses craintes au sujet de Vascoña, qui ne revenait pas. Le 24 juin, il expédie de Pauxoto Stéphane Martin avec vingt hommes, à la recherche de son premier envoyé, et après trente-quatre jours de marche par les chemins déjà connus, Martin arrive à Maracaïbo. Il y trouva les colons tout prêts à entreprendre une expédition contre une tribu du voisinage; mais aucune trace de Vascoña. Après avoir envoyé un mes-

sager à Coro pour faire part de son mandat au vice-gouverneur et lui porter quelques échantillons d'or, il se mit lui-même à la tête de l'expédition projetée. Mais à peine eut-on rencontré les Indiens que Martin recevait trois blessures de flèches, et il était au lit depuis trente-deux jours quand son envoyé revint de Coro. Là, comme à Maracaïbo, on était sans nouvelles de Vascoña. Il devenait donc de plus en plus certain qu'il avait péri avec tous ses hommes.

Quelque temps après, un mois environ, Martin pouvait rejoindre Alfinger dans le village cendagua de Zomico, et celui-ci, découragé à la pensée que tout l'or qu'il avait confié à Vascoña était perdu, résolut d'aller mettre en sûreté, vers la côte, le nouveau butin qu'il avait recueilli. D'ailleurs, il avait hâte de quitter ce pays qu'il avait dévasté et où il ne rencontrait plus que des ennemis. La plupart des Indiens s'étaient réfugiés dans les montagnes, et ceux qui restaient, en défiance continuelle, ne cessaient de décimer, à l'aide de leurs flèches empoisonnées, la troupe des étrangers. Aussi Alfinger, malgré les objurgations de ses hommes qui lui demandaient de les conduire vers les riches villages cendaguas de Suandi et de Simiti, prétexta que la crue des eaux lui barrait le passage, et il prit la route de l'est. Mais la réputation de cruauté d'Alfinger et de ses gens les précédait partout, et le moment approchait où le général allemand allait expier de sa vie ses nombreux crimes.

Après avoir traversé sans trop de dangers la contrée marécageuse et riche en cuivre des Pemeos, on se heurta à des peuplades belliqueuses, qui tuèrent aux Allemands quatre soldats et un cheval. Puis on entra dans la montagne, et l'on rencontra des tribus guerrières qui combattaient avec des flèches, des frondes et des lances longues de vingt-cinq pieds. Stéphane Martin et quelques autres furent blessés. Un homme et plusieurs chevaux moururent d'épui-

t. C'est qu'en effet les provisions tiraient à leur fin; de plus, les sommets de la sierra étaient couverts de neige; les vents froids soufflaient avec force de la montagne; hommes et bêtes souffraient horriblement.

Alfinger donna l'ordre de camper dans le voisinage d'un *pueblo* des Çorbagos. Ces Indiens habitaient de grands villages dans la montagne; ils se vêtaient de tissus de coton, combattaient à l'aide de lances, de frondes et de petits arcs; ils roulaient aussi du haut des montagnes de gros blocs de pierre; ils se protégeaient avec de petits boucliers faits d'écorce ou de peaux d'animaux sauvages; ils ornaient leurs demeures des crânes de leurs ennemis.

Stéphane Martin tenta une attaque contre le pueblo, mais il fut repoussé; alors, pendant dix jours, il ravagea les champs des indigènes, et put revenir chargé de maïs au camp d'Alfinger, où la faim avait obligé les Allemands à manger des chiens.

On reprit la marche en avant, mais les naturels étaient de plus en plus exaspérés, et à chaque instant on recevait des grêles de traits des Indiens embusqués dans la sierra. Alfinger ne pouvait plus s'approcher des pueblos sans courir de grands dangers; il dut même quitter la montagne et chercher un passage à travers les vallées. On n'avançait que lentement, à petites étapes; les provisions s'épuisaient; le froid et la fièvre exerçaient leurs ravages et le capitaine Casimir Nüremberg était gravement malade.

Alfinger donna encore une fois l'ordre de s'arrêter, et, avec Stéphane Martin et six hommes, il résolut de tenter une reconnaissance dans le voisinage. Tout à coup, dans une étroite vallée, ils se voient cernés par les Indiens. Le cheval de Martin est tué sous son maître, qui lui-même est blessé à la main. Alfinger fut atteint d'une flèche empoisonnée qui pénétra profondément dans sa gorge. On rapporta le général dans le camp, où l'épouvante et la consternation se répandirent, car jusque-là pas un seul homme n'avait encore survécu aux terribles effets des flèches empoisonnées. Aussi, quatre jours après, Ambroise Alfinger expirait dans d'atroces souffrances [1]. Le lieu où il

1. D'après Crusius (*Annales Suevici*, auctore Martino Crusio, Francofurti, 1596, III, 603), cité par Klunzinger, ch. VIII, p. 65, Alfinger aurait été tué par un Espagnol. Ce n'est là d'ailleurs qu'une simple hypothèse, et les textes ne nous laissent rien soupçonner à ce sujet.

périt, entre Pamplona et Cúcuta, près de Chinacotá, a gardé son nom : *Miser Ambrosio.*

On ignore à quelle date exacte mourut Alfinger; on a donné pour cet événement les années 1531[1] et 1535[2]. Ces deux opinions nous semblent également éloignées de la vérité. Nous avons dit plus haut qu'Alfinger fit sa seconde expédition dans le cours de 1532, puisque Federmann ne rentra en Europe qu'au milieu de la dite année. D'autre part, nous verrons plus loin que la nomination du successeur d'Alfinger est du 19 juillet 1533[3]. On peut donc affirmer à peu près certainement qu'Alfinger mourut soit à la fin de 1532, soit dans la première partie de 1533.

La mort d'Alfinger jeta, comme on le pense, le découragement le plus profond parmi les aventuriers[4]. L'état de Stéphane Martin augmentait encore le désarroi général, et personne ne doutait qu'il ne succombât à sa blessure. Pendant six jours on attendit avec anxiété, et, au grand étonnement de tous, le poison n'agit pas. On attribua cet heureux événement à ce fait que Martin n'avait presque rien bu depuis quinze jours. On le chargea de nouveau de guider la troupe; le facteur royal Pedro de San Martin fut reconnu comme général intérimaire, et l'on reprit le chemin de Coro.

On ne songeait plus qu'à transporter à la capitale, par le chemin le plus court, l'or que l'on avait recueilli. Cependant, bien des fois, l'on désespéra d'atteindre le but; les flèches empoisonnées, les frondes et les lances des indigènes exerçaient continuellement leurs ravages parmi les Européens. Lorsqu'ils arrivèrent vers le milieu du cours du fleuve Catatumbo, qui, venant de l'ouest, se jette dans la

1. *Weyermann bei Schuhkrafft,* p. 498, cité par Klunzinger, VIII, 65, note.

2. Barthold (*Geschichte der deutschen Seemacht,* in dem historischen Taschenbuch von Raümer, Leipzig, 1850, p. 69), également cité par Klunzinger, VIII, p. 65, note.

3. Manuscrit de Londres, cité plus loin ch. VII.

4. Sur la fin de l'expédition et le retour à Coro, voir surtout : Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser*, ch. VII, p. 85-91, et Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 29-32.

partie sud de la lagune de Maracaïbo, ils furent surpris par une bande d'Indiens qui s'étaient fortifiés dans un retranchement, et pendant deux jours arrêtèrent la marche des blancs. Dix hommes, parmi lesquels le capitaine Monserrate, furent tués, et l'on dut quitter la route connue, pour obliquer vers le nord. Depuis longtemps on ne pouvait plus recruter de porteurs indigènes; comme les rangs s'éclaircissaient, les survivants, de plus en plus chargés, se traînaient avec peine, à l'aventure; et, sans se douter que l'on était dans le voisinage de la lagune, on arriva au pays des Bubures.

Un jour que quelques hommes faisaient une reconnaissance, ils virent de loin un Indien qui leur faisait des gestes qu'ils interprétèrent comme des signes de joie et d'amitié. On s'arrêta surpris; l'Indien accourut en criant aux voyageurs des mots de castillan, et, quand il fut tout près, on reconnut avec surprise dans ce personnage un certain Francisco Martin, un des compagnons de Vascoña. Amené devant Stéphane Martin, il raconta ses terribles aventures.

Vascoña avait résolu de gagner Maracaïbo par le plus court chemin, à travers la montagne. Il pénétra dans une contrée déserte et stérile où, pendant quinze jours, on souffrit atrocement de la faim et de la soif. Les porteurs indigènes succombèrent les premiers; Vascoña, souffrant d'ulcères aux jambes, ne put se traîner plus loin; il s'arrêta dans la forêt, où l'on enterra, au pied d'un arbre élevé, l'or que l'on portait. « Hurlements et malédictions, telle fut la seule médecine du chef [1], » et il ne tarda pas à expirer.

Cependant les hommes, que les privations avaient rendus fous, furent obsédés du désir insensé de se repaître de chair humaine. Quelques Indiens restaient encore : on les abattit et on les mangea. Francisco Martin avait eu horreur de cette nourriture; quittant ses compagnons, il s'était enfui,

1. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 30.

seul, et Dieu l'avait sauvé. Il arriva en effet dans un riche pueblo d'Indiens, entouré de champs de patates, de yucca et de maïs; il interpella les indigènes dans la langue des Indiens de Cumaná, et, comme sa peau était très brune, les naturels crurent qu'ils avaient devant eux un de leurs congénères de l'est qui s'était enfui, poursuivi par les chrétiens. Le cacique des Bubures, qui était gravement malade, fut guéri par les soins de Francisco Martin, et, en récompense, il lui donna sa fille en mariage.

Martin était devenu chez les Bubures un chef honoré et respecté, et il s'était rapidement indianisé. Cependant, entre la perspective de finir ses jours dans un pays où, comme il le dit, « chacun n'avait pour loi que son désir ou sa vengeance, où l'on avait besoin de deux heures pour reconnaître si une chose était douce ou amère, » et celle de retourner vivre avec des Européens, il n'hésita pas un instant. Il conduisit ses compatriotes dans son village Bubure, où, grâce à lui, ils reçurent la plus cordiale hospitalité des Indiens; puis il les suivit avec sa brune compagne qui, dit le chroniqueur, « vécut longtemps fidèle auprès de lui[1]. »

Le 29 août 1533 on atteignait Maracaïbo, et, le 2 novembre suivant, on rentrait à Coro, que l'on avait quitté depuis plus de deux ans.

1. Cf. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 32; — Schumacher, *Die Unternehmungen der Welser*, ch. VII, p. 90.

CHAPITRE V

Administration des Welser.

Les colons espagnols de Coro n'avaient pas attendu la mort d'Alfinger pour manifester leur mécontentement contre les nouveaux maîtres du pays. C'est qu'aussi bien les Allemands, peu soucieux de remplir les clauses du traité relatives à la colonisation, n'avaient considéré le Vénézuéla que comme un vaste champ d'exploitation, et l'or qu'ils cherchaient à découvrir dans leurs lointaines expéditions, ils tentaient également de se le procurer par le régime économique et commercial qu'ils imposaient à la province. Monopole et isolement, ces deux mots résument toute la politique des Allemands au Vénézuéla. De tels procédés ne tardèrent pas à soulever de nombreuses protestations. Aux premières plaintes des employés royaux, la régente répondait en février 1531, leur annonçant simplement qu'elle venait de transférer aux Welser les droits concédés par la charte de 1528, et elle ajoutait : « Je tiens les Allemands pour nos fidèles serviteurs ; je vous ordonne de les traiter en conséquence et d'avoir avec eux les meilleurs rapports[1]. »

Les banquiers d'Augsbourg s'y prirent adroitement pour jeter les bases de leur absolutisme. Sous prétexte que les côtes de Coro étaient désolées par les marchands d'esclaves de Cubagua, ils avaient, dès les premiers temps de

1. 17 février 1531 : A los oficiales de Venezuela. Sobre los Alemanes (Londres, B. M., ms. 24906, f. 35).

leur gouvernement, adressé une requête à la régente pour que défense absolue fût faite de se livrer au commerce des esclaves sur leur domaine[1]. Ce prétendu appel à l'humanité n'était qu'un leurre, car l'infâme trafic continua à s'exercer au Vénézuéla comme par le passé, mais tourna tout entier au profit des Allemands[2]. Ils n'en devaient pas moins bientôt obtenir le pouvoir formel d'expulser du territoire toutes les personnes dont la présence pourrait paraître inquiétante pour la tranquillité de la province[3].

Entre temps, par des arrangements particuliers, ils surent se rendre maîtres des exportations du pays. Charles-Quint avait concédé l'exploitation des salines du Nouveau-Monde à un certain Covos; mais les Welser ne furent pas plus tôt investis de la souveraineté sur le Vénézuéla par la charte du 15 février 1531, que, dès la fin de ce même mois de février, ils concluaient avec Covos un arrangement par lequel il leur cédait tous ses droits sur le sel de la contrée[4].

Un certain Antonio de Villasante avait trouvé une recette pour la composition d'un baume médicinal fort précieux, et, le 22 avril 1528, le Conseil des Indes lui octroyait le monopole de cette fabrication dans toutes les colonies espagnoles[5]. Les Welser réclamèrent pour eux seuls le droit de préparer le baume au Vénézuéla, et ils l'obtinrent[6]. Le 17 avril 1531, la régente leur concédait le privilège d'expédier dans toutes les parties du monde, même en Espagne, par Séville, tout ce que le Vénézuéla pouvait produire en métaux ou en plantes utiles, à condition de payer les impôts légaux, et sous la seule obligation de remettre au Conseil des Indes des échantillons

1. Ces faits sont rappelés dans la lettre de la régente aux officiers royaux du Vénézuéla, en date du 21 février 1531. Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 29.

2. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 285.

3. Décret du 13 novembre 1534. Ms. de Londres, cité plus loin, p. 39, n. 5.

4. Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 27, verso (document du 27 fév.).

5. Häbler, *Abhandlungen zur geschichte des spanischen Kolonialhandels um 16 und 17 Jahrhundert*, p. 429.

6. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 54, caj. 4, leg. 28.

des dits produits, afin que le gouvernement pût les connaître[1].

Avec de tels pouvoirs, il était facile aux Welser d'évincer toute concurrence. Le décret du 15 février 1531[2] avait bien proclamé le commerce libre et ouvert à tous, mais personne n'eût osé se mesurer avec une maison qui, sur le continent, avait livré de si rudes combats aux grands établissements européens pour acquérir le monopole de l'argent, du cuivre et des autres métaux[3].

Les importations, comme les exportations, passèrent vite entre les mains des Welser. Usant d'abord d'arbitraire, ils firent ouvertement défendre aux commerçants et aux vaisseaux le voyage du Vénézuéla, et ils isolèrent si bien le pays, même de la métropole, qu'ils taxèrent en toute souveraineté les marchandises à des prix aussi élevés qu'il leur plaisait[4]. En un mot, ils s'étaient constitué pour le commerce général de la province un monopole complet qui leur fut officiellement reconnu par décret du 13 novembre 1534[5].

1. Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 50.
2. Cf. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 286, p. 4.
3. Höfler, *Ueber das Fugger'sche Archiv zu Augsburg*, p. 403-406.
4. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 286, p. 4.
5. Les droits concédés aux Welser ne furent point cependant aussi absolus que le pense Häbler : « Erhielten die Gouverneure die ausdrückliche Vollmacht, alle diejenigen Personen, die sich unbefugterweise dahin begaben, oder deren Anwesenheit für Ruhe und Sicherheit der Provinz bedenklich erschiene, aus derselben zu entfernen oder überhaupt in dieselbe nicht einzulassen. » (*Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 286, p. 4.) — Si, en effet, l'on donnait toute liberté aux Welser pour chasser de la province les personnes qui n'y étaient venues que dans le but de commercer ou de faire des incursions sur le territoire, on leur recommandait expressément d'autre part de laisser s'établir, et même de favoriser par tous les moyens les colons qui avaient l'intention de se fixer et de résider dans la province. Voici d'ailleurs les termes du document :

« Don Carlos Emp^r por quanto nos somos ynformados que después que facesció Ambrosio de Alfinguer nro governador de la provincia de Veneçuela y Cabo de la Vela ciertas personas con provisiones libradas de la nra Audiencia y chanceleria real que está y reside en la ciudad de Santo Domingo de la ysla Española han armado navíos é ydo á la dha provincia con gente... aviendo como hemos proveido á Jorje de Spira por nro governador de aquella provincia, y queriendo proveer en el remedio dello visto y platicado en el nro consejo de las Indias fué acordado que deviamos mandar dar esta nra carta en la dha razon y nos tovimos lo por bien, por ende provymos y man-

De nouvelles réclamations en 1533[1], puis en 1534[2], s'élevèrent hautement contre les Allemands; mais, de même qu'en 1531, elles demeurèrent sans effet. Cette faveur dont les Welser étaient l'objet était due sans doute à la haute influence qu'exerçait leur maison en Europe. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que, pendant les premières années de leur administration, les Welser, en dépit des sujets espagnols de la province, jouirent de la bienveillance du gouvernement central.

Il n'en fut pas toujours de même, et la défiance à leur égard ne tarda pas à s'éveiller et à s'accroître. Mais si les Welser perdirent peu à peu toute la confiance du Conseil des Indes et celle des souverains, c'est à eux-mêmes qu'en incombe toute la responsabilité. Ils commirent, en effet, dans leur administration de lourdes fautes, en ne comprenant pas la nécessité de se rendre favorables l'Audience de Saint-Domingue et les employés royaux.

La couronne, avons-nous dit, était représentée dans les provinces par un *tesorero*, un *contador* et un *factor*. Ces trois fonctionnaires, nommés par le Conseil des Indes, étaient naturellement Espagnols, ne relevant que de la métropole, et leur solde était prélevée sur les revenus de

damos que todas las personas que ovieren ydo á la dha provincia y estuvieren en ella con gente se salgan y no *esten** mas en ella ni usen de juresdiccion alguna so las penas en que caen e yncurren las personas que entran en juresdiccion á que no tienen faculdad ni licencia nra ..... pero si tal gente que uviere ydo y estubiere en la dha provincia se quisiere á vezindar, y estar y residar, como pobladores y conquistadores della y debajo de la juresdicción de el dho nro governador, lo puedan hacer y hagan al qual dho governador mandamos que los aya por encomendados y favorezca en lo que les ofresciere como á pobladores de la dha provincia, y por que lo en esta nra carta contenido venga a conocimº de todos, mandamos que sea pregonado publicamente en las plazas y mercados de los pueblos de la dha provª por pregonero y ante scrivano publico, é sy fecho el dho pregon las tales personas fueren y pasaren contra el tenor y forma de lo en esta nra carta contenido mandamos quel dho nro governador proceda contra las tales personas como hallaren por justicia. — Dada en la villa de Madrid á treze dias del mes de noviembre de 1534 años. — Yo el Rey.» (Londres, B. M., ms., 24986, f. 113.)

1. 7 fév. 1534; — *Id.*, f. 96.
2. janv. 1535; — *Id.*, f. 105.

* Nous avons rétabli ce mot qu'une tache d'encre rend absolument illisible dans le manuscrit.

la province. L'intéressante instruction qui fut adressée à ceux du Vénézuéla, en février 1531[1], prouve nettement qu'outre leur principal devoir, qui était de veiller à l'administration des revenus de la couronne, des impôts et des douanes, ils devaient exercer un certain contrôle sur la conduite des gouverneurs et de leurs représentants[2].

On comprend qu'un pareil contrôle, qui tantôt s'exerçait en secret, et tantôt provoquait des conflits ouverts, devait être peu agréable aux Welser; il gênait singulièrement leur système de monopole; aussi leur unique souci fut-il de se soustraire à la surveillance des fonctionnaires royaux. Ils n'eurent avec eux que des rapports tendus; ce qui en fait foi, ce sont les plaintes répétées qu'adressaient les employés au Conseil des Indes et à la cour d'Espagne[3]. Or, si les détournements qu'ont reprochés aux Welser non seulement les Espagnols, mais Federmann lui-même, qui était leur créature, n'ont pas tous été démontrés, on a prouvé à maintes reprises qu'ils expédiaient clandestinement le baume[4], qu'ils exportaient et importaient des articles de tout genre sans payer les droits de douane[5]; il n'est donc pas étonnant qu'on ait pu les soupçonner d'agissements plus frauduleux, et que la confiance du gouvernement s'en soit trouvée ébranlée.

Les Welser ne cherchèrent pas davantage à se rendre favorable l'Audience de Saint-Domingue qui, non seulement pour les choses de justice, mais encore en matière

1. 17 fév. 1531 : A los oficiales reales de Venezuela (Londres, B. M., ms. Add. 24906, ff. 37-49).

2. « ...de todos los oficiales »; — *Id.*, f. 48.

3. Ms. de Londres, lieux cités plus haut et ff. 129, 144, etc.

4. Cf. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 286,

5. Ils importaient entre autres objets des armes qu'ils vendaient dans la province à « ecesibos precios », et le 11 déc. 1534, le roi ordonnait qu'on ne payât pas aux Allemands « las ballestas, espadas o escopetas, mas del precio que les costarón en Spaña ó Santo Domingo ». (Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 129.) — On se plaint également de leurs bénéfices exagérés sur la vente des chevaux. « El cavallo comunemente suele valer en la ysla Española veinte y veinte cinco pesos de buen oro... y los venden y han vendido los dhos Alemanes por trecientos o quatrocientos pesos de buen oro cada cavallo. » (*Id.*)

d'administration, était l'intermédiaire entre le Conseil des Indes et les gouverneurs de provinces. Les Allemands savaient que l'Audience n'était pas très favorablement disposée à leur égard, et qu'elle avait vu avec regret le départ de Juan de Ampués. Mais au lieu de chercher à gagner son amitié, ils ne firent qu'exciter ses rancunes. Au mépris de l'ordre établi, le premier gouverneur allemand avait voulu correspondre directement avec la cour et le Conseil des Indes, et malgré les plaintes de l'Audience, une autorisation royale, en date du 19 août 1530, lui avait accordé cette faveur[1]. Les appels de la province, en fait d'instance, auraient dû être adressés à Saint-Domingue; les Welser obtinrent qu'ils vinssent directement au Conseil des Indes[2]. En matière d'administration comme de justice l'Audience voyait donc son autorité et son influence méconnues et diminuées; aussi rien d'étonnant à ce qu'elle cherchât l'occasion de se venger.

Cette occasion, elle crut l'avoir trouvée à la mort d'Alfinger. Aussitôt que la nouvelle avait été connue à Coro, de graves dissensions s'étaient élevées dans la ville. La haine, dont les colons espagnols étaient animés contre ceux qu'ils considéraient comme des usurpateurs, n'était contenue que par la peur de voir survenir tout à coup le cruel Alfinger. Aussi, quand on sut qu'il ne reparaîtrait plus, la révolution eut beau jeu; les Espagnols se soulevèrent; le vice-gouverneur Santillana, qui avait eu le tort de favoriser trop ouvertement le parti des Allemands, fut saisi et jeté dans les fers[3].

Nous avons dit que dans la charte de 1528, par la restriction apportée à l'article 4, la Couronne avait voulu réserver ses droits à la nomination du gouverneur. Tandis que les autres dignités étaient conférées aux bénéficiaires à

1. Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 24.
2. *Id.*, f. 25.
3. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 32; — A. Rojas, *Estudios históricos*, p. 109; — Häbler, *Eine deutsche Kolonie in Venezuela*, p. 230. — Ces faits sont également rappelés dans une lettre du Roi à l'évêque Bastidas, en date du 1er mars 1535 (ms. de Londres, f. 149), dont nous parlerons plus loin.

titre perpétuel et héréditaire, la fonction de Gouverneur était personnelle *para los dias de su vida*. Alfinger mort, l'Audience, s'appuyant sur la lettre même des textes, considéra qu'elle devait ordonner aux employés espagnols du roi de prendre en main l'administration provisoire de la province; de plus, sur sa demande, on invita l'évêque du Vénézuéla, nouvellement nommé, à rejoindre immédiatement son diocèse, à faire une enquête sur les faits et à en transmettre le résultat à la cour[1].

1. Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 90. Document de 1533 (date exacte illisible)... « mando que del que de (?) vos ostros estuviere en la dha provincia veais lo suso dicho é vos informeis e justamente lo declareis. »

CHAPITRE VI

Rodrigo de Bastidas, premier évêque du Vénézuéla.

C'est en l'année 1533, ou, au plus tard, au commencement de 1534 [1] qu'apparut au Vénézuéla un nouveau personnage dont la grande figure domina pendant cinq ans l'histoire de Coro, et qui, par le prestige dont il jouissait, exerça une influence prépondérante, non seulement sur les colons espagnols, mais encore sur les Allemands et sur les gouverneurs eux-mêmes; nous voulons parler de *Rodrigo de Bastidas*, le second en date des évêques de la Terre-Ferme [2].

Le 22 avril 1531 [3], la régente avait demandé au pape de créer l'évêché de la province de Vénézuéla. L'empereur délégua lui-même à Rome deux envoyés, l'évêque de Osma et Micer Mai [4], chargés de renouveler cette demande, et, par bulle du 1er juillet 1532, le pape Clément VII instituait l'évêché de Coro, désignant pour ce siège Don Rodrigo de Bastidas, alors chanoine doyen de la cathédrale de Saint-Domingue [5]. Mais l'honneur d'être nommé évêque n'allait

1. V. la note 6 de la page 46.

2. Le premier évêque du continent américain avait été Fr. Juan de Quevedo (juillet 1513), évêque de la cathédrale de Nuestra señora del Antigua (Darien). — V. *Boletin de la real Academia de la Historia de Madrid*, t. XX, 1892, p. 261 : Primeros años del episcopado en America, par Fidel Fita.

3. Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 66.

4. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 285.

5. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. I, caj. 1, leg. 1 (fol. 4). Bulle d'institution de l'évêché de Vénézuéla. Le nouveau diocèse ne devait comprendre que le Vénézuéla proprement dit, dont les limites étaient indiquées

pas alors sans de grands frais à la charge du titulaire; Bastidas dut payer pour l'expédition des bulles la somme de 233 ducats qu'il fut obligé d'emprunter au trésor royal[1].

Le nouvel évêque était le fils du conquistador Rodrigo de Bastidas. Il naquit, selon toute vraisemblance, à Saint-Domingue, entre les deux expéditions de son père[2], à l'époque où ce dernier, après le court séjour qu'il fit en Espagne en 1502, vint se fixer à la Española avec sa famille.

Don Blas Terrero, dans ses chroniques manuscrites intitulées : « Apuntes acerca de la Historia de Venezuela, » pense que le futur évêque était né à Triana, avant même la première expédition du conquistador. A l'appui de son hypothèse, il fait remarquer que le nouveau siège épiscopal de Coro exigeait, « outre des talents non communs, une mûre expérience, » que ne pouvait avoir un jeune homme de vingt-neuf ans au plus[3].

Cette preuve, uniquement morale, pourrait-on dire, ne nous semble pas suffisante. Le chroniqueur de Puerto Rico, Abbad y la Sierra, dans les notices qu'il a consacrées aux évêques qu'eut cette île jusqu'en 1700, affirme bien que

par la charte de 1528. La Nouvelle-Andalousie était annexée à l'évêché de Puerto Rico.

La nouvelle cathédrale serait consacrée à Santa Ana et à Nuestra Señora, et la bulle lui concédait « seis dignidades, Dean, Arcediano, Chantre, Maestro-Escuela, Tesorero y Prior, seis canonicatos, dos curas, seis capellanes y seis acolitas. » — Cf. sur l'organisation de l'église de Coro : Davila (Gil Gonzalez), *Teatro eclesiástico de la primitiva Iglesia de las Indias occidentales. — La Santa Iglesia de Venezuela y vidas de sus obispos,* I, p. 297 à 303.

Coro resta le siège de l'évêché jusqu'en 1606, époque à laquelle on en transporta le siège à Caracas.

1. En 1535 Bastidas n'avait pas encore remboursé sa dette, et le 1er mars de cette année, le roi l'informait qu'il avait donné ordre aux officiers de la Española de l'attendre encore une année (ms. de Londres, f. 151).

2. Sur le conquistador Rodrigo de Bastidas, v. Irving, *Histoire des compagnons de Colomb*, ch. IV; — Robertson, *Hist. de l'Amérique* (trad. Panckoucke), I, p. 224.

3. « Habiendo sido electo este Prelado el año de 1531 (*sic;* erreur de date ; Bastidas fut nommé en 1532) parece muy corta edad la de 29 años para la ardua empresa de establecer una silla episcopal que, atendidas todas sus circunstancias, pedía sobre de unos talentos nada comunes, una madurez experimentada. » D. Blas Terrero, cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 105.

Bastidas naquit dans la capitale de la Española[1]. Quant à la question d'âge, elle nous paraît résolue par une lettre même de l'évêque, qu'il adressa de Saint-Domingue à Charles-Quint le 25 juillet 1546, et qui contient ces mots : « El deanazgo desta que tenía *desde mi tierna edad*, se me quitó al darme el Obispado de Venezuela...[2]. » Nous sommes donc autorisés à affirmer que, dès sa *tendre jeunesse*, Bastidas était doyen de la cathédrale de Saint-Domingue, et plaçant avec M. A. Rojas sa naissance dans cette ville, entre les années 1502 et 1504, nous pouvons penser qu'il avait de vingt-sept à vingt-neuf ans quand il fut élevé à l'évêché de Coro[3].

Aussitôt après sa nomination[4], Rodrigo de Bastidas vint en Espagne pour y recevoir l'onction sainte, et il fut sacré le 4 août 1532[5] dans l'église collégiale de Medina del Campo (diocèse de Salamanque), ville où résidait alors la cour de Castille.

Bastidas quitta probablement l'Espagne vers la fin de 1532, et il était au milieu des siens à Saint-Domingue, en 1533, lorsqu'il reçut l'ordre de rejoindre immédiatement son diocèse[6].

1. Abbad y la Sierra (Iñigo), *Historia geográfica, civil y natural de la isla de San Juan de Puerto Rico* (édit. Acosta y Calbo), cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 106.

2. Tapia y Ribera, Biblioteca histórica de Puerto Rico, contenant des documents variés des xve, xvie, xviie et xviiie siècles (1 vol., 1854), cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 106.

3. A. Rojas, *Estudios históricos*, p. 107.

4. La nomination de Bastidas est enregistrée dans les documents officiels à la même date que l'expédition de la bulle, 1er juillet 1532 (Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 81).

5. Gonzalez Davila, *Teatro eclesiástico. La Santa Iglesia de Venezuela*, t. I, p. 297.

6. On ne peut dire à quelle époque exactement Bastidas arriva au Vénézuéla. M. A. Rojas cite, d'après les «Apuntes» du Dr Tamaron, chantre de la cathédrale de Caracas en 1749, une lettre écrite par l'évêque, en 1534, à D. Juán Rodríguez Robledo, premier doyen de la cathédrale de Coro, et à D. Fructos de Tudela, premier chantre de la dite église, dans laquelle il les prie de le remplacer au chapitre ecclésiastique. Bastidas n'était donc pas à Coro à ce moment. Mais nous avons une lettre de lui, datée de Coro, 16 avril 1534 (v. plus loin, p. 50, note 4). L'évêque était également à Coro en juillet de la même année (v. p. 49); il s'y trouvait aussi en 1535 (v. pp. 49 et 55). On ne peut donc admettre l'opinion de Tamaron reproduite par l'évêque de

Doué à la fois d'une extrême bonté et d'une grande fermeté d'âme, Bastidas était bien l'homme qu'il fallait pour calmer les haines et les discordes qui désolaient Coro depuis l'arrivée des Allemands. L'historien Fray Pedro Simon a jugé sévèrement le premier évêque du Vénézuéla [1]; il lui reproche son esprit dominateur, ses vues ambitieuses, et un certain machiavélisme, pourrait-on dire, avec lequel il poussa plus tard son protégé Hutten dans une entreprise périlleuse, pour satisfaire sa propre soif de l'or. Il n'est pas douteux, en effet, que l'évêque Bastidas n'ait été, comme tant d'autres, victime de l'épidémie morale de son époque, et qu'il ne se soit, lui aussi, laissé séduire par les visions merveilleuses de l'El Dorado.

En ferons-nous un crime à Bastidas? Les âmes les plus fortes sont souvent tourmentées des hallucinations qui hantent les esprits malades, et, sous la pureté du saint, la faiblesse de l'homme réapparaît quelquefois. Ce qui nous semble hors de doute, c'est la dignité de caractère de l'évêque, son amour du bien, et la charité d'apôtre qu'il joignait à une piété éclairée, et, malgré son peu de science, à des talents remarquables.

C'était, selon Fray Iñigo Abbad y la Sierra, « un esprit excellemment doué et accoutumé au maniement des affaires humaines [2]. » Un autre document nous le représente, « bien que peu lettré, comme personne de grande capacité et de grande réputation, grand ecclésiastique, de

Tricala dans sa notice sur l'évêché de Caracas, publiée dans la Crónica eclesiástica de 1857, et également citée par A. Rojas (*Est. hist.*, p. 112), d'après laquelle l'évêque n'aurait fait son entrée à Coro qu'en 1536. La vérité est qu'il y arriva, soit en 1533, soit au commencement de 1534; mais il est probable qu'il alla de temps à autre faire un séjour à Saint-Domingue, dans sa famille, et c'est ce qui a dû causer les confusions ci-dessus.

1. Fr. Pedro Simon, *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales* (1626), primera parte. — Cf. A. Rojas, *Est. hist.*, p. 115.

2. « Estaba animado de un excelente espíritu público y acostumbrado al manejo de los negocios humanos. » (*op. cit.*). Et après avoir rappelé qu'il supprima le tribunal inquisitorial de Puerto Rico, fonda des écoles de grammaire pour les jeunes gens et fit exonérer l'agriculture de ses impôts, Abbad y la Sierra conclut : « En resúmen, se recomienda á los ojos de la posteridad por sus sentimientos y sus actos, y naturalmente excita simpatías. »

très bonne vie et chaste[1]. » Et en 1557, alors que, évêque de Saint-Domingue, il était revenu visiter cette église de Coro pour laquelle il avait conservé une vive affection, l'alcalde de Saint-Domingue, José Fernandez de Oviedo, se plaignait de son absence prolongée et écrivait à Charles-Quint de prier l'évêque de revenir au plus tôt dans son diocèse, ajoutant que l'Eglise de Saint-Domingue ne pouvait se passer « d'un homme aussi bon, aussi charitable et d'un si parfait exemple »[2].

On peut affirmer que, dès son arrivée sur le sol de la Terre-Ferme, Bastidas apparut comme un pacificateur et un bienfaiteur. Les Allemands lui ont rendu justice ; Häbler loue son impartialité et reconnaît qu'il remplit ses fonctions de gouverneur intérimaire dans le sens de la conciliation et de l'apaisement[3].

Le chroniqueur-poète Juan de Castellanos résume ainsi l'épiscopat de Bastidas :

« Procuró mitigar enemistades
Como varón muy bien intencionado;
Plantó su Catedral con dignidades,
Y planta y erección de buen Prelado,
Haciendo las demás solemnidades
Anexas á tan inclito cuidado;
Y puesto frenos á la gente suelta
Para Santo Domingo dió la vuelta[4]. »

1. « ... Aunque no es letrado, es persona de grande capacidad y de grande reputación, y grande eclesiástico, de muy buena vida y casto. » (Relacion de la isla española enviada á Felipe II por el licenciado Echagrín.) Acosta, *Notes à l'œuvre de Fr. Iñigo Abbad y la Sierra*, cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 121.

2. « Es tan buena persona é de tan buen ejemplo, que certifico á VV. MM. toda esta ciudad a sentido en el ánima su ausencia, é por servicio de Dios VV. MM. le deben mandar que torne presto porque hace mucha falta á esta Iglesia y á toda la ciudad, porque es muy buen hombre é limosnero, é tiene esta Iglesia ques gloria de la ver, é pienso que si por el no fuera, que no hubiera llegado la labor della al estado en que está. » — Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 53, caj. 2, leg. 13, Audiencia de Santo Domingo : Cartas y expedientes de personas seculares. Lettre de Oviedo, alcalde de Saint-Domingue, à Charles-Quint, en date du 21 octobre 1557.

3. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 286, p. 5 : « ... das muss man ihm zur Ehre nachsagen, durchaus in einem versöhnlichen Sinne ausübte. »

4. Castellanos, *Elegías de varones ilustres*, part. II, el. II.

Les éloges que lui adresse le roi d'Espagne dans une lettre datée de Madrid, 1er mars 1535[1], ne nous surprennent donc point. En voici le début :

« Reberendo yn Xpo padre don Rodrigo de bastidas obispo de la ciudad de Coro que es en la provincia de Veneçuela y cabo de la Vela, vi vra letra de quinze de jullio del año pasado[2] y e holgado mucho de vra llegada alla y de la relación larga y particular que hazeis de las cosas y estado de la dha provn, que es como de buen servidor nro, y asi os ruego y encargo mucho lo continueys teniendo por cierto que de vra persona y servicios mandare tener memoria paraque recibais md[3] en lo que oviere lugar... »

Le roi approuve l'évêque d'avoir, quatre jours après son arrivée, délivré Santillana « theniente de governador de las manos de nros oficiales que le quitaron la vara y prendieron asi por el aspero tratamiento que ellos dicen que les hazia como por ser muerto el governador Ambrosio Alfinguer. »

Il le félicite ensuite d'être intervenu auprès de l'Audience de Saint-Domingue pour faire renvoyer au Vénézuéla des Indiens que des commerçants de cette ville avaient achetés à des soldats de Coro, et qu'ils avaient emmenés comme esclaves. En effet, deux jours avant que Bastidas prit possession de son siège épiscopal, une caravelle était arrivée au port de Coro, chargée de marchandises de la Española ; elle était commandée par un nommé Joan Bautista de Saint-Domingue, « el qual quando se quisó partir compró secretamente de vezinos soldados que ay residen doze o quinze yndios e yndias que ellos tenian en sus casas y se sirvian dellos por voluntad de los dhos yndios sin ser esclavos, e incontinente lo descubrieron los yndios desa provincia y se començaron a alborotar y alçar, y sabido por ellos vra llegada se asosiegaron e os vinieron a visitar significando que se olgavan con vra venida, y se os

1. Londres, B. M., ms., Add. 24906, ff. 147-152.
2. Cf. nos conclusions sur la présence de Rodrigo de Bastidas à Coro en 1534, p. 46, note 6.
3. Md = merced.

quexaron de los maltramientos pasados... » Bastidas était donc intervenu et avait écrit à l'Audience pour que l'on renvoyât immédiatement les Indiens, « pues son hombres y no pueden ser esclavos ; » le roi ajoute : « ha me parecido bien lo que en esto proveystes, » et il donnera lui-même des ordres pour le prompt retour des naturels [1].

Veiller au bon traitement des Indiens, tel fut toujours le plus grand souci de Bastidas. M. A. Rojas a dit qu'il servit la cause de l'humanité et de la civilisation en s'efforçant « de mélanger la famille indigène avec la famille espagnole » [2]. Le document précédent, comme d'ailleurs les lettres que nous avons du premier évêque du Vénézuéla, confirment pleinement cette opinion et témoignent de ses efforts continus pour empêcher l'esclavage 3. Les Indiens, dit-il, se vendaient eux-mêmes aux chrétiens à des prix dérisoires (six castellanos chacun)4. Bastidas ne peut assez réagir contre cette coutume : il ne cesse de répéter aux Indiens qu'ils sont des hommes libres, comme les Espagnols, et il favorise autant qu'il le peut les mariages entre Espagnols et indigènes.

1. Cette même lettre nous donne sur d'autres points quelques intéressants détails. Nous apprenons ainsi qu'Alfinger avait retiré de son expédition 9,586 pesos d'or et Federmann 3,570 pesos ; de tout cela, pas un maravédis n'était entré dans le Trésor. Il y est dit également que les Welser avaient complètement cessé de verser à la caisse royale les droits d'almojarifazgo sur les denrées et les objets qu'ils faisaient vendre au Vénézuéla ou qu'ils en exportaient. Enfin, par égard pour les bons services de Bastidas, le roi ordonnait qu'il touchât pendant l'intérim de son gouvernement le traitement afférent à la dignité de gouverneur, soit 200,000 maravédis.

2. A. Rojas, *Estudios históricos*, p. 117.

3. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 54, caj. 5, leg. 3 : Cartas y expedientes de los obispos de Venezuela y Caracas, vistos en el Consejo (1533-1692).

4. Lettre de Bastidas à l'empereur datée de Coro, 16 avril 1534 (Arch. gen. de Ind., *id.*), et signée : « De V. S. CC. M. criado i capellan, Obpo de Veneçuela. »

CHAPITRE VII

Nicolas Federmann et Georges Hohermuth. Expédition d'Hohermuth

Cependant les Welser n'étaient pas disposés à abdiquer leurs droits pour la désignation d'un gouverneur, ou à les exercer en faveur d'un Espagnol. Ils soumirent donc à la signature de l'empereur la candidature d'un Allemand de leur choix, qui n'était autre que le fameux Nicolas Federmann.

Les historiens, tant espagnols qu'allemands, qui, avant Häbler, se sont occupés des Welser, s'accordent tous à ne voir en Federmann qu'un vice-gouverneur. Mais le manuscrit de Londres en fait juger autrement; il renferme le décret royal ratifiant la nomination de Federmann comme successeur d'Alfinger, en date du 19 juillet 1533[1]. Une des particularités de ce document, c'est qu'il enregistre une première victoire des tendances anti-allemandes. Tandis, en effet, que lors de la nomination d'Alfinger on laissait à ce dernier une entière liberté pour le choix des personnes de son entourage, on enjoignait au contraire à Federmann de choisir un lieutenant qui fût Espagnol, « né dans nos royaumes castillans, » et, pour l'expédition des ordonnances de police, on l'obligeait à passer par l'intermédiaire des employés espagnols de la colonie.

1. Londres, B. M. ms , Add. 24906, f. 96. Décret daté de Palencia, 19 juillet 1533.

Quelques jours après la publication de ce décret officiel, le roi adressait, en date du 6 août, des instructions spéciales aux officiers de la Couronne pour leur dire de faire respecter tous leurs droits, et d'exiger de Federmann le paiement de tous les arriérés que les Allemands devaient à la caisse royale[1].

Malgré ces restrictions apportées à l'omnipotence du nouveau gouverneur, la nomination de Federmann souleva au Vénézuéla d'unanimes protestations. Il n'avait laissé dans la province que de mauvais souvenirs, et avait fini par s'aliéner les Allemands aussi bien que les Espagnols[2]. On décida donc d'envoyer en Espagne une députation chargée de porter à la cour les doléances des Vénézuéliens, et, à l'automne de 1534, Luis Gonzalez de Leiva et Alonzo de la Llana arrivaient à Madrid pour se plaindre au roi des « muchos agravios » dont les colons avaient été victimes de la part d'Ambroise Alfinger et de ses représentants, au nombre desquels Federmann, et pour demander que la nomination de ce dernier au titre de gouverneur fût rapportée[3].

Les délégués, d'ailleurs, eurent l'habileté d'appuyer leurs revendications sur un fait juridique qui, d'avance, leur donnait la victoire. Ils firent valoir que Federmann ne pouvait pas être nommé gouverneur, avant qu'il eût rendu compte aux fonctionnaires royaux, siégeant en procès de « residencia », de sa première période d'administration en qualité de lieutenant de gouverneur.

Ce procédé, que les colons espagnols employèrent pour évincer Federmann, est devenu l'arme dangereuse par laquelle l'autorité des Welser fut, au Vénézuela, combattue à maintes reprises et enfin complètement ruinée.

Le rendement de comptes, ou procès de « residencia »,

1. Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 97 versº. A nros oficiales de la provª de Veneçuela y cabo de la Vela. Palencia, 6 août 1534.

2. Cf. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, nº 235.

3. La visite et les plaintes des délégués vénézuéliens sont rappelées dans la lettre du roi au « juez de residencia », datée de Madrid, 13 nov. 1534. — Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 110.

était pour ainsi dire l'unique moyen par lequel le gouvernement central cherchait à mettre un frein aux abus du pouvoir quasi discrétionnaire qu'il était obligé de confier aux premiers *descubridores* de contrées complètement inexplorées. Il établit donc en règle générale que tout fonctionnaire, au lieu même où il avait rempli sa charge, après le cours de sa période d'exercice, ou même chaque fois que le gouvernement le jugeait nécessaire, devait se tenir, pendant un certain nombre de jours fixés, à la disposition de juges spéciaux, pour discuter les plaintes portées contre lui par ses administrés. Et aucun fonctionnaire ne pouvait être élevé à une plus haute charge que s'il sortait absous de ce procès de « residencia ».

Federmann n'avait, en effet, jamais rendu de comptes, et les Welser se trouvèrent fort embarrassés. La nomination de Federmann fut-elle rapportée? On l'ignore, et les documents officiels, pas plus ceux de Londres que ceux de Séville, ne font aucune mention de son rappel. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roi ordonna un procès de residencia[1], qui n'eut sans doute pas lieu, car avant même que Federmann eût pris possession de sa charge, on lui avait donné un successeur en la personne de Georges Hohermuth[2], que les Espagnols appelèrent *Jorge de Spira*, parce qu'il était originaire de Spire[3] (12 décembre 1534)[4].

Il est à remarquer que la nomination d'Hohermuth ne contient point les mêmes restrictions que celle de Federmann. On lui donnait, au contraire, autorité complète en matière d'administration et de justice, avec pouvoir de choisir ses lieutenants et de régler tous les procès civils et

1. En date du 13 novembre 1534. — V. la note précédente, p. 52.

2. Topf l'appelle Frohmuth.

3. Il signait d'ailleurs lui-même ses lettres *Jorje de Spira*. — Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 54, caj. 4, leg. 15.

4. M. Häbler pense que la nomination d'Hohermuth est de 1535. (*Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 286). Le document, classé dans le manuscrit de Londres (B. M., Add. 24906) après une pièce du 21 septembre 1534, est d'une lecture très difficile; la fin surtout est presque indéchiffrable. Nous croyons cependant avoir bien lu 12 déc. 1534.

criminels de la province, en réservant seulement le droit d'appel devant le Conseil des Indes [1].

Un revirement s'était-il produit à la cour en faveur des Allemands dans l'intervalle des deux décrets du 19 juillet 1533 et du 12 décembre 1534? En tout cas, cette nouvelle confiance ne dura pas longtemps; d'autres soupçons ne tardèrent pas à s'éveiller à la cour, et dans ses lettres à

1. Voici le texte des principaux passages de la nomination de Hohermuth :

« Don Carlos Emper^r, en virtud del asiento y capitulación que mandamos tomar con Enrique Eynguer y Geronimo Sayler Alemanes sobre la conquista e población de la provincia de Veneçuela e Cabo de la Vela, el qual despues por mas provisiones mandamos que se entendiese con Bartolome e Antonio Belçar Alemanes... Sebastian Rodriguez en nombre de los dhos Bartolome y Antonio Belçar nos a suplicado que tobiesemos por bien que Jorje de Espira Aleman tomase la governación de la dha provincia... confiando de la persona e meritos de vos el dho Jorje de Espira e de vra fidelidad e abilidad e que myrareis bien y fielmente las cosas del servicio de dios nro señor e nro e la execucion de nra justicia e paz e sosiego e buena governacion e poblacion de la dha provincia de Veneçuela e Cabo de la Vela e acrecentamiento della e conbersion de los naturales a nra santa fe catolíca e que hareis todo lo demas que por nos vos fuere mandado, es nra md e voluntad que conforme a la dha capitulacion tengais la governacion y capitania general de la dha provincia e que podais usar de los dhos oficios de justicia e jurisdiccion cebil e criminal ansi por mar como por tierra quedando de todo ello la apelacion para los del nro consejo de las yndias, de la qual dha governacion y capitania general podays usar y usays por vos o por vros lugar thenientes los quales podais quitar e admober cada que quisieredes y por bien tubieredes e bieredes que a la nra justicia e paz e sosiego desa tierra conbenga e para hazer e conplir todo lo susodho por esta nra carta vos damos poder cumplido por lo qual... mandamos a los concejos justicias regidores cavalleros escuderos oficiales omes buenos de todas las ciudades villas e lugares de la dha tierra e a otras qualesquier personas de qualquier ley o estado e condicion que sean que en la dha tierra estovieren y en ella fueren que vos ayan e tengan por nro governador y capitan general de la dha tierra e vos dejen e consientan usar el dho oficio e asi por mar como por tierra y executar la nra justicia por vos e por los dhos vros lugar thenientes e no a otra persona ni personas algunas e como tal nro governador podays oyr librar e determynar e ayais y libreis e determyneis todos los pleitos e causas asi cebiles como crimynales que en la dha tierra y provincia estovieren començadas e movidas et se començaren e mobieren e podais llevar e lleveis vos y los dhos vros lugar thenientes los derechos y otras cosas al dho oficio anexas y pertenecientes e podays hazer hordenanças generales en toda vra governacion e particulares en cada pueblo que sean utiles e provechosas a la dha tierra y vezinos della por donde se regan e governen los vezinos della para que vivan como buenos cristianos en toda paz e sosiego e se aparten de las malas costumbres e vicios que comunmente tienen las otras gentes donde esto no se haze... »

(Londres, B. M., ms., Add. 24906, f. 100 et sqq.)

Bastidas, la régente ne cachait pas les vives appréhensions que lui inspiraient les Allemands. L'arrêt de l'émigration espagnole et la propagation sur le sol vénézuélien de l'élément étranger pouvait faire craindre pour l'avenir de la province. De plus, la reine commençait à douter sérieusement de l'orthodoxie religieuse des délégués des Welser et à penser que leur action serait plus néfaste qu'utile pour la conversion des indigènes à la foi catholique. Aussi, le 11 mai 1535, écrivait-elle confidentiellement à l'évêque, qui allait de nouveau, en l'absence des gouverneurs, être chargé de veiller aux intérêts de la province, pour lui recommander de n'admettre au Vénézuéla aucune personne de nationalité allemande qui ne serait point munie d'une autorisation spéciale délivrée par le Conseil des Indes [1].

Expédition d'Hohermuth.

Dans les premiers mois de 1535, Hohermuth et Federmann se trouvèrent tous deux en présence au Vénézuéla [1], et dans une situation des plus embarrassantes l'un vis-à-vis de l'autre. En voulant ménager Federmann, les Welser manquèrent non seulement d'habileté, mais du sens politique le plus élémentaire, et leur conduite portait une grave

1. C'est le dernier document du ms. de Londres (B. M., Add. 24906, f. 158). Une partie de la feuille est enlevée. La lettre porte en marge les mots suivants : « para que los alemanes no entren en la provincia de Veneçuela y Cabo de la Vela. » — Voici le début de la lettre :

« Rberendo yn Xpo padre Obpo de Veneçuela y Cabo de la Vela, yo soy informada que desa provincia van muchas personas que no son naturales destos reynos y por que si esto se diese lugar seria gran estorbo a la poblacion desa trra y conversion de los naturales della a nra santa fee catholica de que dios nro sr seria deservido, por ende yo vos encargo e mando que de aqui adelante no dexeis ny consyntais entrar en esa provincia psona alguna sea natural de Alemania syn licencia nra librada de los del nro conco de las Yndias..... » Ici une lacune, et plus bas on lit « ..... Alemanes sospechosos en la fee catholica... » ; nouvelle lacune, et plus bas encore la date : « onze dias del mes de mil e treinta e cinco años » et la signature : « yo la Reyna ».

1. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 34, et Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser*, ch. VIII (Federmann und Hohermuth), pp. 92-102.

atteinte à l'autorité de leurs représentants. Hohermuth, le dernier nommé, se trouvait fort gêné en face de Federmann, dont il prenait en quelque sorte la place, et Federmann ne pouvait que se sentir humilié d'être ainsi supplanté par Hohermuth. Ils furent assez intelligents pour sortir de cette impasse. Un arrangement fut conclu entre eux, d'après lequel les forces, pourtant bien faibles, de la province seraient divisées en deux parties autant que possible égales, et que chacun disposerait de sa part à son gré, sans jamais avoir de comptes à rendre à l'autre[1]. C'est ce qui explique qu'ils aient pu, à peu près en même temps, se mettre à la tête chacun d'une expédition différente.

Hohermuth était un homme probe et honnête, un général consommé, et avec cela, disent les historiens espagnols, un bon chrétien, qui sut gagner l'estime des soldats et de la population[2]. Il avait toutes les qualités nécessaires pour devenir un excellent gouverneur. Malheureusement, la malédiction qui semblait s'attacher à tous les délégués des Welser, s'appesantit sur lui ; la fièvre de l'or le tortura au point qu'il en devint véritablement fou furieux, et l'insensé, *el demente*, comme l'appelle Herrera, ne voulut pas goûter un instant de repos avant d'avoir pénétré dans l'El Dorado. Aussi, dès le 13 mai 1535, accompagné du jeune Philippe de Hutten et d'hommes passionnés pour les aventures, conduits par le providentiel Stéphane Martin, il s'engageait à travers les llanos, dans la direction de Barquisimeto.

Nous possédons la relation du voyage d'Hohermuth, qu'il envoya lui-même au roi d'Espagne. Oviedo y Valdez l'a reproduite textuellement dans son *Historia general de las Indias*, et cette relation a servi de base, d'abord aux travaux des historiens espagnols, puis aux études de MM. Klöden, Klunzinger, Schumacher et Topf. L'exposé d'Oviedo est confirmé d'ailleurs par le récit sincère qu'a fait de cette expédition le jeune Philippe de Hutten, dans

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235.
2. Antonio de Herrera, Déc. VI, l. III, ch. XV.

une grande lettre qu'après son retour il adressait de Coro à ses parents, le 20 octobre 1538. C'est donc d'après les données des Espagnols, contrôlées par les savants allemands, que nous essaierons de suivre la marche du gouverneur Hohermuth [1].

Au milieu de juin 1535, il arrivait dans le voisinage de Barquisimeto; il avait avec lui 361 hommes et 80 chevaux. La plupart de ces gens étaient venus d'Europe avec Hohermuth, et n'étaient pas habitués aux rigueurs d'un climat tropical; les soldats les plus éprouvés avaient d'ailleurs suivi Federmann. C'est pourquoi la fatigue et la maladie commençaient à exercer leurs ravages dans la troupe du gouverneur. Il dut se résoudre à laisser pour un moment en arrière une grande partie de ses hommes sous le commandement de Francisco Velasco. Celui-ci s'établit en un lieu voisin de Barquisimeto, appelé Cariga par Oviedo [2]; puis Hohermuth lui-même, avec 100 fantassins et 30 cavaliers, s'avança plus au sud, et pénétrant dans les llanos par la brèche ouverte à l'est des montagnes Neigeuses, il entra dans la région marécageuse, arrosée par le rio Portuguesa. Obliquant alors un peu vers l'ouest, il se trouva au pied de la Cordillère andine, et longea la base de la montagne, ayant toujours la sierra sur sa droite.

Cependant, les indigènes ne tardèrent pas à harceler la troupe d'Hohermuth. On dut même soutenir un sanglant combat avec une tribu guerrière, dans les environs de la bourgade actuelle de Barinas, et le général, après avoir réussi à disperser les naturels, établit son camp un peu au sud de Barinas. Il voulait attendre que Velasco vînt le

1. Sur l'expédition d'Hohermuth, v. Oviedo y Valdez, *Historia general de las Indias* (édit. de Salamanque, 1547, part. II); — Herrera (A. de), Décades, VI, l. III, ch. XV; — Oviedo y Baños, *Conquista y población de Venezuela*, l. I, ch. XI; — Castellanos, *Elegías de varones ilustres*, part. II, el. II; — *Zeitung aus India* de Ph. de Hutten (Bayreuth et Leipzig, 1785): Lettre du 20 oct. 1538 à ses parents (p. 51-76); — Klöden, *Die Welser in Augsburg*, p. 441; — Klunzinger, *Antheil der Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amerika*, ch. IX, p. 66-84; — Schumacher, *Die Unternehmungen der Welser*, ch. IX, p. 102-113; — Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 33-42.

2. Sans doute Acarigua.

rejoindre avec ses hommes. En effet, le 5 octobre, Velasco faisait sa jonction avec Hohermuth, et l'on se remettait en marche dans la direction du sud. Au bout de huit jours, on arrivait dans le pays des pacifiques Caquetios, et l'on put y faire une ample provision de maïs.

Mais déjà les hommes souffraient de nouveau des fatigues de la marche ; les malades, de plus en plus nombreux, ne se traînaient qu'avec peine ; à maintes reprises, Hohermuth fut obligé de camper ; on marchait quelques jours, et l'on faisait des arrêts de huit, de quinze jours. Aussi, le général dut-il se résoudre à abandonner une seconde fois, dans un village caquetio, 130 hommes et 19 chevaux, sous la garde de Murga, puis il continua la marche avec 159 hommes à pied et 49 cavaliers. On était alors au 25 janvier 1536.

Après avoir traversé les affluents de l'Apure, et l'Apure lui-même, vers l'issue de leurs vallées, on arriva, le 6 avril 1536, sur les bords de l'Arauca, dont les flots impétueux semblaient opposer à l'expédition une barrière infranchissable. Mais Hohermuth savait qu'il approchait du terme tant désiré. Ses interprètes lui affirmaient que, de l'autre côté de la montagne, existait un pays féerique, où des palais d'or recélaient des trésors immenses ; on sentait également qu'on approchait du rio Meta, dont le nom seul éveillait, dans l'imagination des Européens, l'idée d'un merveilleux El Dorado. C'est qu'en effet on se trouvait à ce moment à la base du plateau qui portait le foyer de la civilisation muysca. On était à environ deux cents lieues de Coro.

Le général allemand était décidé à tous les sacrifices pour atteindre son but. Un cacique du pays offrit de guider la troupe à travers des sentiers escarpés, mais praticables néanmoins, et de la conduire en deux mois dans le pays des rêves. Les soldats, grisés par l'appât des richesses où ils allaient bientôt puiser à pleines mains, oubliaient leurs fatigues et semblaient décidés à voler à travers la montagne. Malheureusement, le cacique se noya à la première

tentative que l'on fit pour traverser l'Arauca, et la belle ardeur des hommes commença à s'évanouir.

Hohermuth pensa que l'on pourrait peut-être se frayer une route à travers la Cordillère, et, le 5 août 1536, il envoya Stéphane Martin à la recherche d'un passage. En même temps, il expédiait Santa Cruz pour avoir des nouvelles de Murga qui tardait tant à le rejoindre. Après avoir parcouru vingt-cinq lieues en arrière, Santa Cruz revint; il avait appris que Murga était mort, et qu'un autre soldat, Martin Sanchez, avait ramené vers la côte les quelques survivants de sa troupe.

Stéphane Martin ne trouva pas de chemin dans la montagne, et l'on se décida, coûte que coûte, à passer l'Arauca. Cette fois on réussit, et Hohermuth arrivait bientôt dans le domaine des *Guaypies*, sur le cours supérieur du rio Meta. Il avait encore avec lui 140 hommes à pied et 44 cavaliers.

Castellanos nous représente les Guaypies comme une des peuplades les plus belliqueuses et les plus cruelles de l'Amérique [1]. Les femmes avaient les cheveux tondus, tandis que les hommes laissaient croître et tomber les leurs jusqu'aux hanches. Les guerriers portaient des plumets ornés, comme hochets, de queues de serpent; ils ouvraient la lutte en sonnant de la corne et combattaient sur trois rangs; les hommes du premier rang étaient armés de grands boucliers et de javelots, ceux du second de lances en bois dont l'extrémité était carbonisée, ceux du troisième d'arcs et de frondes.

Pendant près d'un an, Hohermuth et ses hommes errèrent, au milieu de difficultés sans nombre, et décimés par les flèches des Indiens, tantôt essayant de pénétrer dans la montagne pour tenter le passage, tantôt reprenant désespérément la route du sud et se rapprochant de plus en plus de l'équateur. Auprès de la bourgade actuelle de San Juan de los Blancos, ils trouvèrent parmi le butin qu'ils recueillirent après un sanglant combat, des objets en argent de fabrication espagnole. On apprit que deux ans aupara-

1. Castellanos, *Elegías de varones ilustres de Indias*, part. II, el. II.

vant, 70 ou 80 chrétiens, sous la conduite de Alonso de Herrera, avaient remonté le Guaviare, ou, comme on le croyait alors, la branche principale de l'Orénoque, et avaient été massacrés dans cette contrée par les Indiens.

Sur le conseil de Stéphane Martin, on se rapprocha du Guaviare, on traversa cette rivière, et l'on se trouva dans le pays des anthropophages Chogues. Ces indigènes se nourrissaient d'animaux de toutes sortes, même de vers de terre, et ils se distinguaient, dit le chroniqueur, par leurs boucliers, sur lesquels ils représentaient le soleil avec une figure humaine[1]. Après avoir marché pendant huit jours dans le territoire des Chogues, on atteignit un cours d'eau que l'on nomma, à cause de sa couleur de limon, le *rio Vermejo*. On a conjecturé que c'était le rio Yapura de nos cartes, affluent de gauche du Marañon. Nous pensons plutôt qu'il s'agit du Mamaxis, affluent de droite du Guaviare. A cet endroit, le chirurgien Diego de Montes constata, à l'aide de ses instruments astronomiques, la proximité de l'équateur.

Cependant l'on désespérait de pouvoir jamais traverser les montagnes et pénétrer dans le pays de l'or. Stéphane Martin résolut de tenter une dernière et sérieuse reconnaissance, et, avec 50 hommes, il s'éloigna du gros de la troupe. Pendant huit jours, il battit la contrée, et, au bout de ce temps, on le vit revenir au camp blessé grièvement. Vingt jours après, il rendait le dernier soupir.

On peut juger de la consternation que répandit parmi les gens d'Hohermuth ce triste événement. Celui que l'on considérait comme un guide providentiel, qui jusque-là avait échappé miraculeusement à tous les dangers, venant de succomber, l'expédition semblait condamnée à tout jamais; aussi, dans le camp d'Hohermuth un cri unique se répétait de bouche en bouche : « Stéphane est mort; allons, en route pour Coro[2] ! »

1. Castellanos, *loc. cit.*

2. V. la lettre de Ph. de Hutten, citée plus haut, pp. 56-57. — Cf. Oviedo y Baños, l. II, ch. V; — Topf, p. 40.

Hohermuth essaya, mais en vain, de résister à ce mouvement de désespoir; il voulut tenter le passage du « rio Vermejo », mais personne ne le suivit, et le général dut se résoudre à donner l'ordre du retour vers Coro. C'était le 10 août 1537.

Hohermuth hâta la marche le plus qu'il put, mais les débordements du Guaviare le retinrent quarante jours. Auprès de l'Apure, il entendit parler d'autres chrétiens qui avaient passé dans le pays deux mois auparavant. Une Indienne de la côte, qu'un de ces gens avait laissée dans un village caquetio, donna à comprendre que c'était Federmann, qui venait du cap de la Vela. Sur l'ordre du général, Philippe de Hutten suivit les traces de l'expédition de Federmann; mais, arrêté dans ses recherches par un cours d'eau qu'il ne put traverser, il revint au bout de quinze jours au camp, sans aucune nouvelle.

On reprit la marche en arrière, et, chaque jour, la maladie, les luttes avec les indigènes, faisaient des victimes de plus en plus nombreuses. Enfin, le 27 mai 1538, Hohermuth rentrait à Coro avec 86 hommes à pied et 24 cavaliers.

CHAPITRE VIII

Seconde expédition, procès et mort de Federmann. Mort d'Hohermuth.

En se réservant, dans l'arrangement qu'il conclut avec Hohermuth, la partie occidentale de la colonie, Federmann avait agi en habile connaisseur de la province. Non seulement Alfinger avait recueilli dans son expédition chez les Pacabueyes plus d'or que tout ce que l'on avait trouvé jusqu'à ce moment, mais encore les hommes qui l'avaient suivi avaient rapporté l'intime conviction que plus loin, en remontant un grand fleuve (le Magdalena), on rencontrerait un centre de civilisation important dont on pourrait aisément s'emparer. On avait bien déjà agité la question, après l'expédition d'Alfinger, de savoir si le domaine exploré par lui était encore dans les limites du Vénézuéla ou n'appartenait pas plutôt au gouvernement de Santa Marta ; mais les décrets royaux n'étaient pas précis sur ce point et indiquaient simplement comme bornes du Vénézuéla le cap de la Vela, d'une part, et Maracapana de l'autre [1]. Federmann pensait donc que ce qui avait réussi avec Alfinger pouvait se renouveler, et il était persuadé que s'il arrivait le premier dans un pays riche et précieux, il saurait bien empêcher que les fruits de son activité fussent récoltés par un autre.

Pour cacher le véritable but de son expédition, Feder-

1. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. I, caj. 1, leg. 1/27, ramos 7, 8, 12, déjà cités, et ramo 18 : Sobre los límites de los Velzares alemanes y el del gobernador de Santa Marta, D. Antonio Luis de Lugo.

mann, en rusé comédien qu'il était, prétexta le désir d'exécuter les ordres pressants du gouvernement espagnol, qui voulait que l'on construisît une forteresse au cap de la Vela, où d'immenses bancs de perles avaient été découverts. Mais ses préparatifs, autour desquels il eut le tort de mener grand bruit, éveillèrent la méfiance des voisins, et, à peine était-il arrivé au cap de la Vela, qu'il était rejoint par une troupe de colons de Santa Marta, conduits par un certain Juan de Riveiras, qui non seulement surveillait attentivement ses pas, mais qui, par toutes sortes d'intrigues, cherchait à faire déserter ses hommes pour les enrôler dans l'expédition commandée par Gonzalo Jiménez de Quesada, et envoyée par D. Luis de Lugo, gouverneur de Santa Marta[1].

Federmann, voyant ses plans contrariés, prit une décision énergique. Il pensa qu'en rebroussant chemin, pour dépister les gens de Santa Marta, et en se hâtant vers le sud, il arriverait dans le haut Magdalena avant Quesada. Il revint donc sur Maracaïbo, mais au lieu de regagner Coro, il s'engagea directement dans les llanos, et, sans souci des engagements pris avec Hohermuth, il suivit à peu près la même route que lui, dans la direction de Barquisimeto et de Carora. Il eut soin toutefois de ne pas prendre exactement le chemin qu'il pensait être celui de son rival, afin d'éviter toute rencontre avec lui.

Federmann avait à sa suite un sûr compagnon, Pedro de Limpias, et des guides expérimentés, tous vieux soldats d'Alfinger. Et pourtant, quand il atteignit le Meta, au commencement de la saison des pluies, ses hommes étaient épuisés par les fatigues et les privations; on n'avait traversé

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235. — V. aussi sur la seconde expédition de Federmann : Oviedo y Valdez, *Historia general de las Indias* (éd. de Salamanque, 1547), part. II; — Herrera (A. de), Décades, VI, l. III, ch. XX et VI, l. V, ch. V (rencontre des trois rivaux); — Oviedo y Baños, *Conquista y población de Venezuela*, l. II, ch. VII-XIII; — Klödén, *Die Welser als Besitzer von Venezuela*, p. 442; — Klunzinger, *Antheil der Deutschen*, ch. X, p. 84-91; — Schumacher, *Die Unternehmungen der Welser*, ch. X, p. 113-126; — Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 42-46; — Klüpfel (Karl), *Nikolaus Federmann und die Welserische Unternehmung* (Bibliotek des litterarischen Vereins), XLVII, p. 199 et sqq.

jusque-là qu'un pays partout désert, car les habitants avaient fui sur le passage d'Hohermuth, et s'étaient réfugiés dans les montagnes. Sur les rives du Meta, on dut, pour ne pas mourir de faim, se nourrir de racines. Mais le courage du général était au-dessus de toute épreuve, et la mort seule eût été capable de le faire renoncer à la marche en avant.

Nul, en effet, n'était mieux taillé que Federmann pour mener à bien une entreprise où ses prédécesseurs avaient échoué. Grand et robuste de corps, les étapes les plus pénibles, les épreuves les plus dures semblaient n'avoir sur lui aucune prise. « Sa conscience était tout à fait large, » dit Oviedo, et, ne connaissant aucun scrupule, il était décidé à ne reculer devant aucun moyen pour satisfaire son insatiable cupidité. Avec cela, il réussissait merveilleusement à s'attacher les aventuriers qui le suivaient. Ils admiraient cet homme pour qui rien n'était illicite, et qui, sans parler de droits et de devoirs, comme un Alfinger ou un Hohermuth, marchait avec insouciance là où l'attirait l'éclat fascinant de l'or. Les soldats, d'ailleurs, sentaient que ce général eût partagé avec eux jusqu'à sa dernière goutte d'eau ; ils se pressaient autour de lui, pendant la marche ou dans le camp ; rarement ils repartaient sans un bon mot, sans une amicale plaisanterie du chef ; tous comprenaient que leurs intérêts étaient étroitement unis aux siens ; aussi peut-on dire que Federmann, s'il fut détesté des colons, qui le considéraient comme un fléau pour la province, n'en devint pas moins, et ceci n'exclut pas cela, un des conquistadores les plus aimés de ses troupes.

On ne s'étonnera donc pas que, dans la même extrémité où les soldats d'Hohermuth avaient forcé celui-ci à ordonner le retour, personne n'osât faire à Federmann la même proposition. Le prestige que ce général exerçait sur ses hommes fut la cause de son succès. En effet, malgré l'accablement qui semblait s'appesantir sur eux, au bord du Meta, Federmann les entraîna vers le sud-ouest, et, se rapprochant de la sierra, tomba dans un village de Guaypies,

dont les habitants s'enfuirent à son approche. Là, on put s'approvisionner avec abondance et, sans perdre de temps, Federmann résolut à tout prix de franchir la Cordillère.

De la contrée de San Juan de los Llanos, où l'on se trouvait, il envoya Pedro de Limpias en reconnaissance, et celui-ci, après une absence de deux à trois jours, revint annoncer que la montée était possible. Alors, avec allégresse, on grimpa par des sentiers étroits, escarpés, jusqu'à des plateaux stériles que l'on mit vingt-deux jours à traverser. La fatigue et le froid firent de nombreuses victimes en hommes et en chevaux; mais, enfin, l'on aperçut une haute vallée, qui de loin semblait couverte d'édifices et richement peuplée. Cette contrée était celle de Bogota.

On apprit alors que, depuis plusieurs jours, le pays était occupé par d'autres chrétiens venus de deux régions différentes. Les premiers étaient les gens de Gonzalo Jiménez de Quesada. Celui-ci, parti de Santa Marta avec 500 hommes, avait traversé péniblement les espaces marécageux où le rio César va rejoindre le Magdalena, et, escaladant les premières montagnes, après avoir perdu plus du tiers de sa troupe, il s'était établi solidement sur le plateau où devait bientôt s'élever la cité capitale de Santa Fé. C'est alors que Queseda fut avisé de l'arrivée prochaine de deux bandes, l'une de Péruviens, l'autre de Vénézuéliens[1].

Benalcázar, ou Belalcázar, occupait Quito en qualité de lieutenant de Pizarro, lorsqu'il voulut étendre ses conquêtes vers le nord. Il envoya devant lui, pour lui frayer la route, un lieutenant, Juan de Ampudia, homme féroce qui, suivant l'expression bizarre du chroniqueur, « causait les mêmes effets que la foudre et le mercure. Semblable à celui-ci, il recueillait tous les métaux précieux qu'il trouvait dans les maisons, et, comme celle-là, il brûlait et réduisait en cendres les habitations et les champs cul-

1. Sur ces événements v. J. Acosta, *Compendio histórico del descubrimiento y colonización de la Nueva Granada.* — Cf. Herrera, Déc., VI, l. V, c. V; — Schumacher, *Die Unternehmungen der Welser*, ch. X, p. 120 et sqq.; — Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 45-46; — Élisée Reclus, *Géographie universelle*, t. XVIII, p. 215 et sqq.

tivés »[1]. S'ouvrant une large voie par le massacre et l'incendie, il atteignit les bords du Cauca. Benalcázar l'y suivit, et, au commencement de 1536, créa en ces lieux une ville qu'il appela de son nom. Il fonda ensuite Cali, aujourd'hui centre politique et commercial de la contrée; puis, revenant au sud, il transforma la cité indienne de Popayan en centre de domination espagnole, explora les sources du Cauca, du Magdalena, et gravit enfin les pentes du plateau de Bogota, où il établit son camp, à treize lieues environ de celui de Quesada[2].

Federmann arriva le dernier. On dit que les trois bandes se composaient exactement du même nombre d'hommes; chacune comprenait 160 guerriers, un prêtre et un moine. Tous différaient par le costume : les gens venus de Santa Marta portaient des cotonnades tissées par les Indiens; les Vénézuéliens étaient couverts de peaux de bêtes, tandis que les Péruviens, plus riches, étaient vêtus de soieries et ornés de plumes[3].

Les trois camps, établis en triangle dans la plaine, semblaient se menacer « comme des bêtes féroces, prêtes à s'entre-déchirer »[4]. Il n'en fut rien, et les trois concurrents convinrent de soumettre le cas à l'empereur, qui déciderait à qui appartiendrait le gouvernement du territoire découvert. Ce premier accord fut signé le 17 mars 1539[5]. Mais il ne faisait que médiocrement l'affaire de Federmann, qui songeait avant tout aux bénéfices personnels qu'il pourrait retirer de l'aventure. Aussi fut-il assez habile pour obtenir de Quesada un second arrangement secret, en date du 29 avril 1539, par lequel ce dernier lui accordait cinq parts sur le butin, lui laissait l'or et les pierres précieuses qu'il avait recueillies dans son voyage, et lui abandonnait le domaine du cacique de Tunja[6].

1. Acosta, cité par E. Reclus, *Géographie universelle*, *loc. cit.*
2. E. Reclus, *loc. cit.*, d'après Acosta.
3. *Id.*
4. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 46.
5. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235, p. 2.
6. *Id.*

Procès et mort de Federmann.

Quesada s'était offert à emmener en Espagne, sur ses propres navires, Benalcázar et Federmann. En décembre 1539, ils étaient à Séville, et bientôt après devant le Conseil des Indes. Ce fut Quesada qui obtint gain de cause et qui fut nommé gouverneur de la nouvelle province. Benalcázar se soumit. Quant à Federmann, il insista pour obtenir au moins la reconnaissance du traité qu'il avait conclu avec Quesada le 29 avril. Mais le Conseil, qui se souvenait des rapports défavorables faits contre lui et des réclamations qu'avait provoquées sa nomination au titre de gouverneur du Vénézuéla, déclara que les résultats de son expédition ne lui étaient en rien personnels, et que le profit, si profit il y avait, devait revenir à ses chefs[1].

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir du Conseil, Federmann commença par mettre son argent entre des mains sûres, une partie à Séville, l'autre à Anvers, et il conçut le projet d'aller à Gand pour réclamer de Charles-Quint la reconnaissance de ses droits, en même temps que pour conclure un arrangement avec les Welser, Bartholomé se trouvant précisément à la cour en ce moment[2].

Mal lui en prit, car, avant même qu'il eût été reçu par l'empereur, Bartholomé Welser le faisait arrêter sous l'inculpation de lui avoir dérobé 115,000 ducats en or et en pierres précieuses, et d'avoir ruiné le pays et les gens qui lui étaient confiés. Federmann plaida l'incompétence du tribunal des Flandres, et demanda, comme il s'agissait d'intérêts coloniaux, à être traduit devant le Conseil des Indes. Bartholomé, usant de son influence sur Charles-Quint, obtint que le Conseil des Flandres s'érigeât en tribunal spécial pour le cas, avec cette restriction qu'on en appellerait au Conseil des Indes si, dans le cours du procès, il était démontré que les intérêts publics étaient en ques-

1. Arch. gen. de Indias (Séville). Justicia, Est. 49, caj. 6, leg. 22/52.
2. Häbler dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235, p. 3.

tion et qu'il ne s'agissait pas seulement d'intérêts privés entre les Welser et leur employé. Le tribunal reconnut la justesse des plaintes des banquiers d'Augsbourg, et, sur son jugement, les biens de Federmann, à Séville et à Anvers, furent mis sous séquestre[1].

Mais Federmann était prêt à tout. Se voyant condamné, il s'adresse, avec un calme parfait, au procureur général délégué par le Conseil des Indes, et déclare que la sentence provenait de ce que les juges ne connaissaient pas la langue espagnole, et n'avaient pas compris les rapports qui leur étaient soumis[2].

Cet appel aux intérêts financiers de l'État ne devait pas être fait en vain. Le procureur prit acte de la déclaration de Federmann, et, sur sa requête, le Conseil des Indes demanda que l'ancien agent des Welser fût conduit en Espagne et mis en état de faire la preuve de ses allégations. Charles-Quint et ses conseillers directs ne prirent pas d'abord la chose en sérieuse considération : ils regardaient l'acte de Federmann comme une simple vengeance ; mais voulant éviter jusqu'au moindre soupçon de parti pris dans l'affaire, l'Empereur ne crut pas devoir rejeter la demande du Conseil. Il retira les pleins pouvoirs qu'il avait donnés au Conseil des Flandres, et lui ordonna de suspendre l'affaire[3].

Cependant, Federmann s'offrait lui-même à se laisser mener en Espagne, comme prisonnier et à ses propres frais, à condition qu'on lui permît de prendre ensuite tous les moyens qu'il jugerait convenables pour découvrir les secrets les plus cachés des Welser. Cette assurance était telle que dans l'entourage de Charles-Quint on fut ébranlé. D'ailleurs, le Vénézuéla n'avait jamais rien rapporté au trésor. Les Welser soutenaient, il est vrai, que non seulement ils n'avaient jamais fait aucun bénéfice, mais qu'ils avaient même dépensé environ 100,000 ducats au Vénézuéla. Or, Federmann était

1. Häbler dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235, p. 3.
2. *Id.*
3. *Id.*

renseigné mieux que personne, et devait savoir si les allégations des Welser étaient vraies, ou s'ils s'étaient enrichis d'une façon illicite.

On décida donc que Federmann serait envoyé en Espagne, et on exigea qu'il prouvât les malversations des Welser d'une manière assez évidente pour qu'un procès en règle pût leur être fait. Mais si dans l'espace de neuf mois il ne faisait pas la démonstration que les Welser avaient frustré le trésor d'au moins 100,000 ducats, il serait ramené à ses frais comme prisonnier dans les Flandres, et on donnerait libre cours à la procédure suspendue contre lui. Comme caution, il dut verser la somme importante de 24,000 ducats [1].

Federmann vit là, et non sans raison, un commencement de victoire. S'il avait pu contre-balancer en Flandre l'influence de Bartholomé Welser, combien plus espérait-il du Conseil des Indes, devant lequel il saurait exploiter la haine de l'Espagnol contre l'élément étranger. Il accepta donc la compagnie de l'alguazil Serrano, et fut conduit à Madrid en 1541.

Que se passa-t-il en Espagne? car, au lieu de neuf mois, on lui permit d'y séjourner une année tout entière. Federmann, d'abord si acharné contre les Welser, ne cherchait maintenant qu'à gagner du temps et à éluder la question. Pour faire prendre patience au Conseil des Indes, il lui remettait, le 17 mars, un mémoire qui n'articulait aucun fait précis et ne contenait que des allégations générales, des soupçons plutôt que des accusations [2]. Il n'est pas impossible que les Welser, se voyant menacés, aient entamé des négociations secrètes avec leur ancien favori; ce qui semblerait le prouver, ce sont d'abord ces lenteurs de Federmann, puis le coup de théâtre par lequel allait se dénouer toute l'affaire.

Dans l'été de 1541, Federmann tomba malade à Madrid, et si sérieusement que lui-même désespéra de la guérison.

1. Häbler dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235, p. 3.
2. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 49, caj. 6, leg. 22/52.

Subitement, le 19 août, il fait appeler un notaire, des témoins, et déclare devant eux que les accusations qu'il avait portées contre ses chefs ne reposaient sur aucun fondement. Il n'avait agi que par désir de vengeance, sous l'empire de l'envie, et il abandonnait aux Welser les droits sur Tunja que lui avait concédés Quesada par le traité du 29 avril 1539 [1].

Faut-il croire que, voyant approcher la mort, Federmann voulut vraiment soulager sa conscience? ou bien cette confession, soi-disant sincère, n'est-elle qu'un dernier mensonge et le résultat d'une suprême entente conclue avec les Welser? Énigme dont Federmann emporta le secret avec lui. En tout cas, ce fut l'acte final de la comédie que joua durant toute son existence cet extraordinaire personnage. Il mourut au milieu de février 1542 [2].

Navarro à Coro. — Mort d'Hohermuth.

Les Welser en avaient fini avec Federmann; mais leur triomphe n'était qu'apparent; leur autorité n'en était pas moins fort ébranlée au Vénézuéla. Le procureur du gouvernement, malgré la rétractation de Federmann, demeurait convaincu des agissements frauduleux des Allemands, d'autant plus que les dénonciations de leur propre représentant étaient venues corroborer d'autres réclamations émanées directement de la province. En 1536, une députation de colons arrivait en effet devant le Conseil des Indes, pour se plaindre de ce que les Welser vendaient aux habitants du Vénézuéla les choses les plus nécessaires à la vie à des prix exorbitants [3]. Le Conseil des Indes saisit de la question

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235, p. 4.

2. Les Welser se montrèrent peu reconnaissants envers lui, car, après sa mort, ils réclamaient encore la propriété de ses biens, dont le séquestre n'avait pas été levé. (Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235).

3. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 236, p. 5.— Cf. les faits rapportés plus haut (p. 41, n. 5) et cités par le ms. de Londres relatifs à la vente des armes et des chevaux.

l'Audience de Saint-Domingue, et celle-ci envoya au Vénézuéla, en juillet 1537, un *juez de residencia*, le Dr Navarro, avec mission de faire une enquête et de demander compte aux Welser de leur administration [1].

Le moment était des plus mal choisis pour une pareille enquête. La colonie était presque dépeuplée par suite des expéditions d'Hohermuth et de Federmann. Ceux-ci étaient absents tous deux, et personne n'était là pour représenter les accusés. Le procès ne pouvait donc s'ouvrir; mais Navarro, au lieu de retourner à Saint-Domingue, résolut d'attendre à Coro le retour d'Hohermuth, au grand désappointement de l'évêque Bastidas, qui dut lui céder le gouvernement intérimaire, dont il s'était une seconde fois chargé.

Hohermuth revint en mai 1538, comme nous l'avons dit, et aussitôt le juez de residencia entama le procès, avec un esprit de partialité qui révolta les Espagnols eux-mêmes. Afin de conserver plus longtemps l'autorité, il suspendit Hohermuth de ses fonctions de gouverneur, et, en juillet 1538, il concluait à la culpabilité, non seulement d'Hohermuth, qui était alors présent, mais de Federmann, qui était absent, d'Ambroise Alfinger qui était mort, en un mot de tous les bénéficiaires de la Charte de 1528, demandant qu'on leur infligeât des amendes de plusieurs milliers de pesos [2].

L'évêque Bastidas, bien que n'exerçant plus le gouvernement, se regardait toujours comme chargé de la mission confidentielle de veiller aux intérêts de la province. Il se trouvait fort embarrassé entre Hohermuth et Navarro, et n'osait se prononcer ouvertement ni pour l'un ni pour l'autre. Heureusement, les circonstances le tirèrent d'affaire. Dans le courant de l'année 1539, on apprit à Coro que les Indiens Zaparas s'étaient soulevés, qu'ils désolaient

1. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 48. Confondant le nom avec celui du contador de 1529, Topf appelle le juez de residencia Naveros. Nous avons rétabli le nom de Navarro, que nous avons lu plusieurs fois dans les archives.

2. Arch. gen. de Indias (Séville), Justicia, Est. 49, caj. 6, leg. 22/52.

les contrées environnantes de Maracaïbo et rendaient impossible tout trafic. Navarro partit avec cent hommes pour soumettre ces indigènes; mais, pendant son absence, le parti allemand acheva de tourner contre lui l'opinion, et quand il revint quelque temps après, il fut accueilli par des huées. Dix-neuf colons tombèrent même sur lui et le dévalisèrent, ainsi que les quelques fidèles satellites qui l'entouraient. Le *cabildo* de Coro fut obligé d'intervenir; il demanda le rappel de Navarro comme fauteur de désordre, et, par décret du 26 février 1540, celui-ci recevait l'ordre de quitter le Vénézuéla[1].

Cependant, Hohermuth, redevenu gouverneur, ne tarda pas à être repris de la fièvre de l'or et à méditer une nouvelle expédition. L'évêque, loin de le dissuader, l'encouragea dans ses projets, et il allait se mettre en marche[2] pour le pays des Indiens Chogues, lorsqu'il mourut d'un accès de fièvre paludéenne, à la fin de novembre ou au commencement de décembre 1540[3].

Que faut-il penser de la conduite de Bastidas dans ces circonstances? Ce désir secret de se voir débarrassé de deux personnages gênants ne laisserait-il pas penser que l'évêque voulait garder pour lui seul l'autorité qu'il avait exercée jusqu'à l'arrivée de Navarro à Coro, et qu'il s'était vu obligé de remettre entre les mains du juez de residencia d'abord, puis du gouverneur officiel, Hohermuth? Quelques écrivains ont vu là, en effet, une preuve du carac-

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 236.

2. Dans une lettre adressée à S. M., en date du 10 octobre 1540, et signée Jorje de Spira, Hohermuth annonçait au roi son prochain départ, protestant de son désir de travailler à la pacification et à la civilisation du pays. — Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 54, caj. 4, leg. 15, Simancas, Audiencia de Sto. Domingo : Cartas y expedientes de los gobernadores de las provincias de Caracas y Venezuela, vistos en el Consejo, años 1540-1560.

3. Par une lettre du 24 décembre 1540, les Auditeurs de Saint-Domingue annonçaient à l'empereur la mort de Jorje de Spira et la prise de possession du gouvernement par l'évêque Bastidas. — Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 54, caj. 4, leg. 13, Audiencia de Santo-Domingo : Cartas de personas seculares. — A la Sacra Cesárea Magestad del Emperador, su Real Audiencia de la ysla Española. Lettre signée : El Obispo de Sto. Domingo, presidente; Lizenciado Vadillo; Cervantes de Lorysa; Guevara.

tère impérieux de Bastidas[1]. Il est bien difficile de sonder les intimes desseins de l'évêque; peut-être entrait-il dans sa politique une part légère d'ambition personnelle; ce nous semble en tout cas une grande présomption de l'affirmer. Les historiens allemands, suivant en cela Oviedo, n'ont pas mis en doute la sincérité des intentions de Bastidas qui, selon eux, n'avait qu'un but, ne pas rencontrer d'obstacles dans sa tâche d'apaisement et de pacification[2].

Quoi qu'il en soit, l'évêque, au lieu de garder pour lui le pouvoir que laissait entre ses mains la mort d'Hohermuth, usa de toute son influence pour faire nommer gouverneur le lieutenant de celui-ci, le jeune Philippe de Hutten.

1. Pedro Simon, cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 115. — Fastenrath (Juan de), La Alemania colonizadora (dans le *Siglo* de Caracas, 1885), cité par A. Rojas, *Est. hist.*, Appendice, p. 49.

2. Klunzinger, *Antheil der Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amerika*, ch. XI, p. 91. — Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 49.

CHAPITRE IX

Philippe de Hutten. — Sa correspondance. — Son expédition. Sa mort.

Fils du bourgmestre de Königshofer, Philippe de Hutten de Birckenfeld appartenait à cette noble famille de Franconie dont sortit aussi le poète Ulnach de Hutten. Nulle figure n'est plus attachante que celle de ce jeune homme loyal et désintéressé, qui contraste d'une manière si absolue avec les soudards effrénés et les ambitieux sans conscience que nous avons rencontrés dans l'histoire de cette conquête; aussi la lecture de ses lettres[1] est-elle la plus agréable des diversions que l'on puisse opposer au récit des révoltantes cruautés d'un Alfinger ou des artificieuses combinaisons d'un Federmann.

« Dieu sait, écrivait-il à son cousin Bernard de Hutten, après sa première expédition avec Hohermuth, que ce n'est point l'appât du gain qui m'a poussé à faire ce voyage, mais un désir extraordinaire dont j'étais animé depuis longtemps, et je ne serais pas mort content si je n'avais pas vu les Indiens. Mais je vous le dis en vérité, dans les moments pénibles que j'ai passés, je n'ai jamais oublié ma petite mère, ni mes frères, ni mes sœurs; j'ai toujours présent à l'esprit que de peine et d'affliction ils éprouvent à cause de

1. Zeitung aus India Junckher Philipps von Hutten (aus seiner zum Theil unleserlich gerwordenen Handschrift), dans *Meusel's historisch-litterarischen Magazin*, Bayreuth und Leipzig, 1785, 1re part., p. 51 à 117. Le recueil contient onze lettres de Hutten. Les mots illisibles du manuscrit ont été laissés en blanc dans l'imprimé.

mon voyage... et je puis vous assurer que je n'avais jamais pensé que mon absence serait de si longue durée[1]. »

Et il ajoute à l'adresse de sa mère ce *post-scriptum* touchant, qui peint tout entier ce cœur débordant d'affection pour les siens :

« Ma chère petite mère, que j'aime de tout mon cœur, je vous embrasse mille fois et vous prie, en toute fidélité filiale, de ne point trop vous affliger de mon voyage et de ma longue absence, afin que votre santé ne s'altère pas et que nous puissions nous revoir avec joie et bien portants, comme je l'écris aussi au *Juncker*[2] et à Maurice[3]. »

Sa patrie, ses parents, leurs noms reviennent sans cesse dans sa correspondance :

« Je vous prie, disait-il à son ami Geudern de Nuremberg, de m'écrire souvent une nouvelle gazette (eine neue Zeitung), car ce nous est une grande consolation, à nous autres, pauvres exilés, de recevoir une lettre de la patrie. Je pensais bien que j'avais dû longtemps être tenu pour mort ; aussi je vous prie, en souvenir de notre vieille amitié, de bien vouloir écrire souvent à mes parents et à mes frères une petite lettre de consolation, car je sais bien que j'ai légué à mes parents, par suite de mon long voyage, une vieillesse affligée et tourmentée. Mais Dieu le tout-puissant terminera tout pour le mieux[4]. »

Cependant, au milieu de ses épreuves, il ne se départit

1. Dem Edlen und besten Bernharden von Hutten zu Birckenfeld, meinem freundlichen lieben Vettern (Coro, dernier jour de mars, 1539), *Zeitung de Ph. de Hutten*, p. 81.

2. Sans doute son plus jeune frère.

3. Son frère Maurice le chanoine, dont il sera parlé plus loin. — Voici le texte de ce *post-scriptum*, dont nous respectons scrupuleusement l'orthographe :

« Freundlichs herzliebes Mutterlein, seid von mir zu tausendmalen freundlich gegrüsst und bitt euch in aller kindlichen Treu, wollet euch um mein Reiss und lang Aussbleiben nicht zu hoch bekummern, damit euch das an eurer Gesundheit nicht schaden bringe, und wir einander mit Freuden und Gesundheit sehen mögen, wie ich dann dem Juncker und dem Morizen auch screib. » Lettre à Bernard von Hutten, *Zeitung de Ph. de Hutten*, p. 83.

4. Lettre adressée à « Señor Geudern zu Nuremberg, Coro 20 oct. 1538, *Zeitung de Ph. de Hutten*, p. 77.

pas de sa gaieté native : « Je pense bien, ajoute-t-il à Geudern, que vous êtes avec de joyeux compagnons, en train de boire et de vous amuser. Songez à boire un coup de vin à ma santé, car depuis bientôt quatre ans et demi je n'ai pas goûté de vin [1]. »

A un naturel doux et aimant, Hutten joignait une intelligence vive et éclairée. C'est moins en conquérant qu'en homme désireux de s'instruire qu'il suit l'expédition d'Hohermuth [2] ; il est heureux de se mêler aux Indiens, de manger même avec eux, pour étudier leurs mœurs [3], et les détails qu'il donne à son frère sur la géographie et les villes de l'Amérique, sur Carthagène, le rio de la Plata, le Yucatan, Mexico, font preuve d'un esprit d'observation des plus judicieux [4].

Le caractère romanesque et aventureux de Hutten, son âme généreuse et confiante avaient bien vite gagné les sympathies de l'évêque Bastidas. Une curieuse lettre, écrite de Coro en date du 10 mars 1541, et adressée par Philippe à son frère Maurice, chanoine de Eichstädt, témoigne des sentiments d'affection et de reconnaissance de Hutten pour son protecteur :

« Nous avons en ce moment ici un évêque gouverneur qui construit une magnifique chapelle, avec un cimetière, dans la ville de Coro. Il m'a demandé avec instance que je lui procure pour cette chapelle quelques reliques, car on lui a dit qu'elles abondaient en Allemagne. Je serais donc très reconnaissant aux seigneurs Welser de vouloir bien vous en procurer quelques-unes pour nous, accompagnées de leurs certificats d'authenticité respectifs ; ce sera, je pense, assez facile d'en trouver là-bas, vu la dépréciation où sont tombées les reliques en Allemagne ; ici un tel don contribuera grandement à augmenter le bon renom de Sa Grandeur.

« J'ai reçu maintes faveurs du dit évêque, et je l'ai

1. Même lettre, *Zeitung de Ph. de Hutten*, p. 79-80.
2. Il l'appelle Jorg Hormuths.
3. Lettre à ses parents (20 oct. 1538), déjà citée, p. 56, 57.
4. Lettres à son frère le chanoine, des 16 janv., 6 et 12 décemb. 1540, *Zeitung de Ph. de Hutten*, p. 84-97.

assuré que je m'emploierais tout entier à la satisfaction de ses désirs. Je supplie donc votre seigneurie, avec tout le respect que je lui dois, qu'elle m'aide à remplir la promesse que j'ai faite à notre évêque, et qu'elle écrive à ce dernier une lettre en latin, en le remerciant des services qu'il m'a rendus. Et pour que les reliques que votre seigneurie enverra à l'évêque de Coro soient plus appréciées en ce pays, on pourrait les faire placer dans une châsse d'argent, chose qui sera peu coûteuse et qui fera en outre grand honneur au donateur, car on attache à de tels objets beaucoup de prix, surtout quand ils viennent de pays éloignés[1]. »

Hutten fut confirmé dans ses fonctions de gouverneur par le roi et par les Welser, qui lui adjoignirent comme lieutenant le jeune Bartholomé Welser, le fils même du bénéficiaire de la charte de 1531. Aucun texte ne nous donne la date exacte de l'entrée en fonctions de Philippe de Hutten ; mais nous sommes en droit d'affirmer que c'était vers le mois de mars de l'année 1541, puisque, d'après la lettre citée plus haut, le 10 mars de cette même année l'évêque remplissait encore par intérim la charge de gouverneur, et qu'à la fin du dit mois l'expédition de Hutten était décidée[2].

En ce même temps revenait à Coro un triste personnage, qui devait jouer vis-à-vis du nouveau gouverneur le rôle le plus indigne; nous voulons parler de Pedro de Limpias, l'ancien compagnon de Federmann. Il raconta monts et merveilles de l'expédition à laquelle il avait pris part, ainsi que des richesses immenses que son chef avait emportées en Europe. Et cependant, ils n'avaient pas pénétré dans l'El Dorado proprement dit; c'était plus au sud encore qu'il fallait aller, pour découvrir les Amazones qui occupaient, sur les confins d'un fleuve immense (le Marañon), un pays vaste et fertile qui renfermait de l'or en abondance.

1. Dem Ehrwürdigen Herrn Morizen von Hutten, Domprost zu Würsburg und Domherrn zu Eychstädt, meinem lieben Herrn und Bruder (Coro, 10 mars 1541). *Zeitung de Ph. de Hutten*, p. 98-101.

2. Lettre de Hutten du 29 mars 1541, citée plus loin, p. 80.

De tels récits étaient bien faits pour enflammer l'imagination du chevaleresque Hutten. Il était moins hanté pourtant par le désir de l'or que par le goût des aventures, par le seul amour de la gloire. Des gens, qui avaient été témoins des expéditions d'Alfinger et d'Hohermuth, le premier facteur royal, Pedro de San Martin, le trésorier Alonso Vasquez, le contrôleur Antonio de Naveros, représentaient à Philippe qu'une nouvelle expédition serait couronnée des plus heureux résultats, puisque, en somme, la route était maintenant toute tracée d'avance par les voyages précédents, et que l'on n'avait plus à craindre les déceptions d'autrefois.

Mais ce fut surtout l'avis de l'évêque qui acheva de décider Hutten. On n'a pas manqué de blâmer sévèrement Bastidas de son intervention, et on a laissé entendre que c'était par intérêt et par ambition personnelle qu'il avait ainsi engagé Hutten dans une expédition qui devait le conduire à sa perte. Selon M. de Fastenrath, Philippe n'était qu'un instrument docile entre les mains de l'évêque, « et l'astucieux Espagnol, dit-il en propres termes, ne l'avait fait élever à la dignité de gouverneur que pour mieux diriger lui-même les affaires du Vénézuéla. Il lui imposa pour ainsi dire la condition d'organiser une expédition dans l'intérieur du pays [1]. »

Bastidas tenait-il tant que cela à mettre la main sur le gouvernement d'un pays où il ne voulait pas rester, et qu'il aspirait à quitter le plus tôt possible pour retourner dans son pays natal? Nous ne le pensons pas. Nous ne voyons pas bien non plus quel bénéfice personnel l'évêque aurait voulu retirer de l'expédition du gouverneur. Désirait-il prendre sa part des trésors que Hutten amasserait au pays de l'El Dorado? Mais l'évêque était riche; des documents officiels nous le disent formellement : « L'évêque de San Juan, Bastidas, dit Fray Iñigo Abbad y la

1. Dans le *Siglo* de Caracas, 1885; cité par A. Rojas, *Est. hist.*, App., p. 49.

Sierra dans la relation que nous avons déjà citée [1], qui a quitté ce siège pour celui de Saint-Domingue, est riche de ce qui lui vient de ses pères. » Et dans une lettre écrite de Puerto Rico, par l'évêque lui-même à Charles-Quint, en juillet 1553, nous lisons : « Le patrimoine que l'Adelantado mon père nous a laissé, à ma mère et à moi, à la Española, nous l'avons donné à un petit-fils et à deux petites-filles du dit Adelantado, et mes propres neveux. Mon neveu s'est marié avec la fille de l'Alcalde Gonzalo Fernandez de Oviedo, ancien serviteur de V. M., qui renonce à son alcaldie, en suppliant qu'on la donne à mon neveu. Je vous demande la même chose en vertu des mérites de son grand-père, mon père, le second *descubridor* de ces contrées après Colon [2]. »

Cet Oviedo, dont il est ici question, n'est autre que l'historien des Indes lui-même. Il avait pu apprécier dans l'intimité les hautes qualités de Bastidas, et il nous le peint comme un esprit incorruptible, un serviteur zélé de Dieu et du roi. Quant à l'expédition de Hutten, il la représente comme une mission exclusivement civilisatrice [3].

Cette opinion d'Oviedo est-elle suspecte de partialité, en raison des liens qui unissaient l'historien à l'évêque? M. Topf ne le pense pas [4], et nous croyons avec lui que si Bastidas donna son consentement à l'expédition projetée, c'est que, connaissant la droiture et la douceur de Hutten, il pensait que nul n'était plus capable que lui de servir auprès des indigènes la cause de la religion et de l'humanité. Il fut entendu que l'on s'abstiendrait envers les Indiens de tout mauvais traitement, que l'on ne ferait parmi eux aucun prisonnier, et que l'on n'emploierait

1. V. p. 47.
2. Dans Tapia y Ribera, Biblioteca histórica de Puerto Rico, cité par A. Rojas, *Est. hist.*, p. 118.
3. Oviedo y Valdez, *Historia general de las Indias* (édit. de Salamanque, 1547), part. II, dernier chapitre.
4. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 48. — Cf. A. Rojas, *Est. hist.*, pp. 116-117.

jamais la force pour les obliger à porter les bagages des Européens.

C'est dans ces conditions qu'un jour d'août 1541, après avoir entendu une messe solennelle et reçu la bénédiction de l'évêque, Philippe de Hutten et Bartholomé Welser quittèrent Coro avec une troupe de 150 hommes. Pedro de Limpias les accompagnait et devait leur servir de guide. Le Père Fructos suivait aussi l'expédition en qualité d'aumônier [1].

Ici s'arrête l'Histoire générale des Indes d'Oviedo y Valdez, et cet historien, en terminant son ouvrage, s'exprimait ainsi : « Il est à espérer qu'avec l'aide de Dieu, cette expédition donnera les plus heureux résultats. »

Il est vrai que jamais expédition n'avait commencé sous des auspices aussi favorables, et cependant aucune ne fut plus malheureuse [2]. Philippe était parti avec de sinistres pressentiments; il devinait qu'il ne pouvait avoir une entière confiance dans ceux qui l'accompagnaient; peut-être avait-il déjà remarqué le mauvais vouloir et la jalousie de son guide; aussi était-ce avec tristesse qu'il avait annoncé son prochain départ à son frère Wilhelm, le priant de n'en rien dire à ses parents, et il ajoutait : « Je redoute la guerre avec les chrétiens plus qu'avec les Indiens [3]. »

1. L'année qui suivit le départ de Hutten, en 1542, Rodrigo de Bastidas fut élevé à l'évêché de San Juan de Puerto Rico, où il resta près de vingt années. Nous avons vu plus haut comment son épiscopat fut apprécié dans cette ville (cf. p. 48). En 1561, il était nommé évêque de Saint-Domingue, son pays natal. — M. A. Rojas place la mort de l'évêque Bastidas, à Saint-Domingue, en l'année 1570 (*Estudios históricos*, p. 121).

2. Sur l'expédition de Hutten, v. Castellanos, *Elegías de varones ilustres*, part. II, el. III; — Oviedo y Baños, *Conquista y población de Venezuela*, liv. III, ch. I et II; — Klöden, *Die Welser in Augsburg als Besitzer von Venezuela*, p. 443; — Klunzinger, *Antheil der Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amerika*, ch. XII, pp. 95-103; — Schumacher, *Die Unternehmungen der Augsburger Welser*, ch. XII, pp. 135-143; — Topf, *Deutsche Statthalter*, pp. 48-55; — Ratzel (Friedrich), *Philipp von Hutten*, dans la *Allgemeine deutsche Biographie*.

3. Dem Edlen und Besten Wilhelm von Hutten zu Birckenfeld, meinem freundlich lieben Bruder (Coro, 29 mars 1541). *Zeitung de Ph. de Hutten*, pp. 97-98.

Comment se fait-il que, suivant la même route que Federmann, chemin bien connu de Limpias, qui s'était engagé à guider la troupe, Hutten et ses hommes aient erré pendant quatre ans et demi dans les llanos et sur les flancs de la Cordillère, sans pouvoir se frayer un sentier à travers la montagne? Mystère, qui ne s'explique que par la trahison du guide. Un jour du commencement de 1546, Hutten, n'en pouvant plus et voyant sa troupe décimée par les fièvres et par les privations, avait établi son camp dans le pays de Caguan, voisin de la région des Chogues. Il supplia Limpias de tenter, pour les sauver, un dernier effort; celui-ci partit sous prétexte de faire une reconnaissance, et, trois mois durant, on attendit son retour[1]. Pendant ce temps, le traître préparait l'exécution de ses noirs projets.

Avant d'arriver au récit de la catastrophe où succomba Philippe de Hutten, il nous faut revenir à Coro, où un nouveau procès de *residencia* était fait aux Allemands. Les pièces du procès de Navarro avaient été envoyées au procureur du gouvernement, qui voulait à tout prix en finir avec cette affaire des Welser. Il convainquit le Conseil des Indes de la nécessité d'ordonner une nouvelle enquête, et, le 23 octobre 1544, le licencié Frias arrivait au Vénézuéla, chargé de reprendre la procédure de Navarro[2].

La même comédie qu'en 1537 recommença. De même qu'à cette époque, le gouverneur était absent; mais, sans attendre le retour de Hutten, Frias ouvrit le procès, le 3 décembre, et, le 11 du même mois, il citait les Welser sous l'inculpation de n'avoir pas rempli les clauses de leur contrat[3]. Personne ne s'étant présenté pour discuter l'accusation, en date du 28 juillet 1545, Frias condamnait les Welser, « in contumaciam, » à la perte de la province et au paiement de 30,000 pesos en or, dont ils avaient soi-disant frustré le trésor[4]. Puis il quitta le Vénézuéla pour se rendre

1. Klöden, p. 449. — Topf, p. 51.
2. A. de Herrera, Decades VI, liv. III, ch. XV. — Oviedo y Baños, l. III, ch. IV.
3. Cf. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 236.
4. Arch. gen. de Indias (Séville), Justicia, Est. 49, caj. 6, leg. 22/52.

à Cubagua et à Margarita, où il devait présider d'autres procès.

Les réclamations que provoquèrent ce jugement, l'illégalité d'une sentence prononcée sans que les parties mises en cause eussent été entendues, obligèrent le gouvernement à suspendre encore une fois la ratification du procès. D'ailleurs, Frias laissa la province dans un tel état de désordre que l'Audience crut devoir y envoyer, jusqu'au retour de Hutten, un administrateur intérimaire. Mais son choix, hélas! fut des plus néfastes. Juan de Carvajal, qui fut nommé à ce poste, était un ambitieux et un scélérat qui, en peu de temps, fit disparaître les derniers vestiges de l'ordre légal à Coro [1].

Usurpant la dignité de gouverneur, il organise une expédition, se dirige d'abord vers Maracaïbo, puis s'enfonce dans l'intérieur, et, à environ douze lieues au sud-ouest de Barquisimeto, il fonde, le 7 décembre 1545, la ville de Tocuyo.

Cependant, le but qu'il poursuivait était de se débarrasser de Hutten, car, pour rester seul revêtu de l'autorité, il fallait faire disparaître un rival gênant. C'est pour en venir à cette fin qu'il eut recours à Pedro de Limpias, avec qui il avait eu autrefois des relations en Espagne, et dont il connaissait sans doute le peu d'honnêteté. Comment Carvajal entra-t-il en rapport avec Limpias et lui fit-il part de ses desseins? Nous l'ignorons. Le fait est qu'en quittant le camp de Hutten, Limpias se rendit directement à Tocuyo, et là les deux criminels cherchèrent ensemble le moyen le plus propre à s'assurer de la personne du gouverneur allemand. Il fut décidé qu'on l'attirerait à Tocuyo, et Limpias se chargea de cette mission.

Il revint au camp de Hutten, où, cette fois encore, il fut reçu comme un sauveur, et, triomphant par la ruse de la

1. Sur Carvajal, v. Herrera, Dec. VII, liv. X, ch. XIX; — Oviedo y Baños, *Conquista y población de Venezuela*, liv. III, ch. VI; — Baralt y Diaz, *Resúmen de la historia de Venezuela*, fin du ch. VIII; — Schumacher, ch. XII, p. 140-143; — Topf, p. 53-54.

confiance de Philippe, il le décida à le suivre auprès de Carvajal. L'aventurier espagnol feignit d'accueillir les Allemands avec sympathie et bienveillance; il leur offrit d'abord la plus large hospitalité; puis, tout à coup, au milieu même d'un dîner où il avait convié Hutten, il avertit celui-ci qu'il était son prisonnier, et l'obligea à conclure avec lui un traité par lequel il reconnaissait la légitimité de ses prétentions au titre de gouverneur.

Mais Carvajal ne se contenta pas de ce résultat, et, dans la semaine sainte de 1546, il surprit, vers minuit, Philippe de Hutten et Bartholomé Welser, et les assassina traîtreusement. Le Père Fructos obtint, en suppliant, la permission d'ensevelir leurs corps, et ce fut lui qui apporta à Coro la triste nouvelle. Des 150 hommes qui avaient accompagné Hutten, 12 seulement rentrèrent à Coro[1].

L'indignation que causa la perfidie de l'usurpateur fut universelle : Espagnols et Allemands s'unirent pour réclamer le châtiment de Carvajal. Don Juan Pérez de Tolosa, homme intègre et courageux, fut délégué par l'Audience de Saint-Domingue et par Charles-Quint lui-même dans les fonctions de justicier. Le 25 octobre 1547, il adressait un rapport à l'Empereur pour rendre compte de sa mission. Aidé de son frère Alonso, il avait fait arrêter Carvajal, et le traître, après avoir été attaché à la queue d'un cheval et traîné dans la poussière, avait été pendu à la branche d'un arbre. Les partisans de Carvajal s'étaient rendus à discrétion[2].

1. Quand le roi fut avisé par l'Audience de Saint-Domingue de ce triste événement, il en informa directement les Welser, et ce fut le vieux Bartholomé qui apprit au chanoine Maurice de Hutten la mort de son frère et celle du jeune Bartholomé Welser, son propre fils (Arbon, 23 mars 1547, *Zeitung de Ph. de Hutten*, p. 107-108).

2. « Carta que escrive el señor Licenciado Tolosa, juez de residencia y governador de la provincia de Valençuela, escrita en el asiento del Tocuyo á los 25 de octubre de 1547 años, para Sevilla. » — Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 54, caj. 4, leg. 15 : Cartas y expedientes de los gobernadores de las provincias de Caracas y Venezuela.

Le 11 fév. 1548 le roi ordonnait au Conseil des Indes de pousser plus loin l'enquête et de châtier sans pitié tous les coupables.— « El Rey á los del Consejo de Indias, acerca de lo que los Belzares han suplicado sobre las cosas de la provincia de Veneçuela. » — Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 54, caj. 4, leg. 13.

CHAPITRE X

Fin de la domination des Welser au Vénézuéla.

Malgré les déboires de toutes sortes qu'ils avaient éprouvés au Vénézuéla, les Welser ne voulaient point abandonner le gouvernement de la province. Depuis longtemps, cependant, ils n'y avaient plus aucun intérêt industriel, car, dès 1535, la fabrication du baume avait été interrompue; les magasins et la factorerie, ainsi que tout le personnel, avaient été renvoyés à Saint-Domingue; les cinquante montagnards allemands, amenés pour travailler aux mines, s'étaient rembarqués ou dispersés dans le pays[1]. Faut-il croire que la seule suzeraineté politique de la colonie leur procurait des bénéfices qu'ils ne voulaient pas perdre? ou bien se faisaient-ils un point d'honneur de ne pas renoncer aux titres et aux dignités que leur conférait la charte royale? On l'ignore; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils demandèrent eux-mêmes que les deux procès faits par Navarro et Frias fussent repris par Tolosa, en l'impartialité duquel ils avaient toute confiance.

Ils proposèrent en 1548 que l'affaire tout entière fût ramenée à quatre points principaux : 1° plainte soulevée par le procureur sur les dénonciations de Federmann;

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 235, p. 4.

2° accusations résultant du procès de residencia instruit par le licencié Frias; 3° requête des Welser pour obtenir la confirmation de leurs privilèges; 4° candidature de Juan de Villegas au poste de « capitaine général » soumise par les Welser au gouvernement[1]. Ce dernier article prouve que les Allemands sentaient enfin la nécessité de se concilier la faveur du parti espagnol. C'était trop tard malheureusement, et il ne leur sera plus possible de racheter les fautes de leur politique antérieure.

Le Conseil des Indes laissa traîner l'affaire durant deux années; mais cette fois il traita la question sans parti pris; en 1550, Villegas obtenait sa nomination officielle de capitaine général[2], et le Conseil reconnaissait comme fondées les réclamations des Welser relatives à la ratification de leurs privilèges[3].

C'était un commencement de victoire, et, après la mort de Villegas, les Welser crurent bien qu'ils ne rencontreraient aucune opposition lorsqu'ils présentèrent, au commencement d'août 1555, Baltasar Bonifaz de Burgos comme nouveau candidat à la dignité de gouverneur. Le Conseil des Indes s'assura que les titres personnels de Bonifaz étaient suffisants, et il demanda pour cette nomination l'approbation royale.

Mais les Welser retrouvèrent en face d'eux un ennemi qui ne voulait point lâcher prise. Le procureur du gouvernement, qui n'avait rien dit contre Villegas, sans doute à cause de la considération dont jouissait ce dernier[4], éleva

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1898, n° 236, p. 6.

2. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 2, caj. 2, leg. 1/14, nomination officielle de Villegas comme capitaine général. Cette nomination cependant était décidée en principe depuis le 11 fév. 1548, car à la fin de la lettre adressée par le Roi au Conseil des Indes, et que nous avons citée plus haut (p. 83, n° 2), Charles-Quint consentait à ce que, sur la demande des Welser, Juan de Villegas fût chargé de la pacification du pays.

3. Arch. gen. de Indias (Séville), Justicia, Est. 49, caj. 6, leg, 22/52.

4. Sur la personnalité de Juan de Villegas, v. notre étude sur *Les Origines Vénézuéliennes*, liv. II. — Cf. dans le ms. de Londres (B. M., Add. 24906, f. 144) une lettre du Roi au gouverneur allemand, lui ordonnant de réserver à Villegas « un buen repartimiento de Yndios en el valle de los Pacabueyes », et ajoutant: « encargo y mando, en lo que le tocare, le ayudeis e favorez-

son veto absolu contre la candidature de Bonifaz, ajoutant que « l'on ne pouvait plus reconnaître le droit des Welser à la désignation d'un gouverneur, parce qu'ils n'avaient pas exécuté les clauses de la *capitulación* »[1].

C'était faire habilement changer la face des choses. Jusqu'ici, en effet, on ne s'était attaqué qu'aux actes financiers des Welser ; mais leurs détournements étaient impossibles à prouver ; le seul homme qui eût été en mesure de le faire, Federmann, s'était rétracté ; c'est pourquoi le Conseil n'avait pu moins faire que de remettre les Allemands en possession de leurs privilèges. Aujourd'hui, on faisait appel au contrat de colonisation de 1528, et il n'était pas douteux que les Welser n'avaient pas rempli leurs engagements.

Si le Vénézuéla, en effet, était resté un si pauvre pays, ne rapportant rien à la Couronne, ne couvrant même pas, au dire des Welser, les frais d'administration, c'est qu'au lieu de doter la province d'un gouvernement actif et vigilant, les Allemands s'étaient laissés entraîner par la fièvre de l'or, et ils avaient sacrifié aux succès problématiques de leurs expéditions les soucis d'une colonisation solide et productive. La lettre même de la charte n'avait pas été respectée. Les Welser n'avaient jamais pris aucune disposition pour fonder les deux villes et bâtir les trois places fortes à la construction desquelles ils s'étaient engagés, et cette négligence était cause que les Anglais et les Français avaient l'œil maintenant sur les bancs de perles du cap de la Vela.

Le Conseil des Indes fut donc invité à revenir sur son premier jugement, et, le 13 avril 1556, il dut rendre un arrêt qui déclarait les Welser déchus de leurs droits sur le Vénézuéla et faisait rentrer la province sous l'autorité directe de la couronne[2]. Cette fois, c'en était bien fini de la domi-

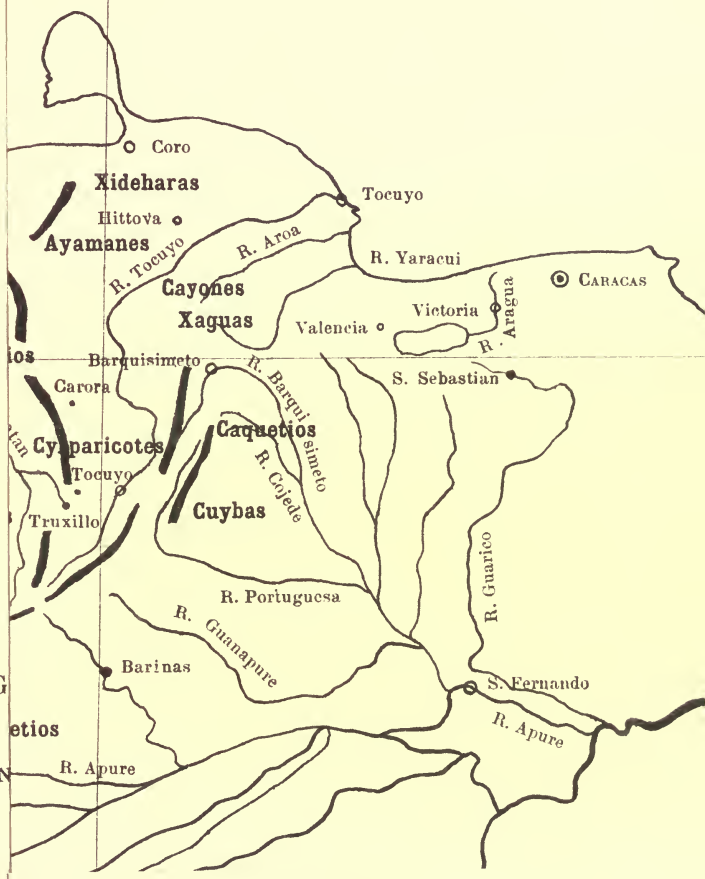
cays y encargueis cargos y cosas de nro servicio, conforme à la qualidad de su persona » (A nuestro governador de la provincia de Veneçuela y Cabo de la Vela, El Rey), Madrid, 9 janv. 1535.

1. Arch. gen. de Indias (Séville), Justicia, Est. 49, caj. 6, leg. 22/52.

2. Arch. gen. de Indias (Séville), Justicia, Est. 49, caj. 6, leg. 22/52

nation allemande au Vénézuéla, et on ne trouve dans les documents officiels aucun indice que les Welser aient depuis cette époque exercé quelque influence sur l'histoire de ce pays.

W. Gr.



DES RÉG

etios

ALFIN

TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie VII

Introduction I

Chapitre I. — Causes de l'arrivée des Allemands au Vénézuéla. Analyse de la charte de 1528. 3

— II. — Ambroise Alfinger, premier gouverneur allemand du Vénézuéla. Sa première expédition. 14

— III. — Nicolas Federmann. Son premier voyage . . . 22

— IV. — Seconde expédition et mort d'Alfinger. Retour de ses compagnons 27

— V. — Administration des Welser 37

— VI. — Rodrigo de Bastidas, premier évêque du Vénézuéla. 44

— VII. — Nicolas Federmann et Georges Hohermuth. Expédition d'Hohermuth. 51

— VIII. — Seconde expédition, procès et mort de Federmann. Mort d'Hohermuth. 62

— IX. — Philippe de Hutten. Sa correspondance, son expédition, sa mort 74

— X. — Fin de la domination des Welser au Vénézuéla. 84

Carte des régions explorées par Alfinger, Federmann et Hohermuth.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.
DEC 15 1966 9 1
RECEIVED
DEC 15 '66 -10 AM
LOAN DEPT.
Univer

YC 4948